

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

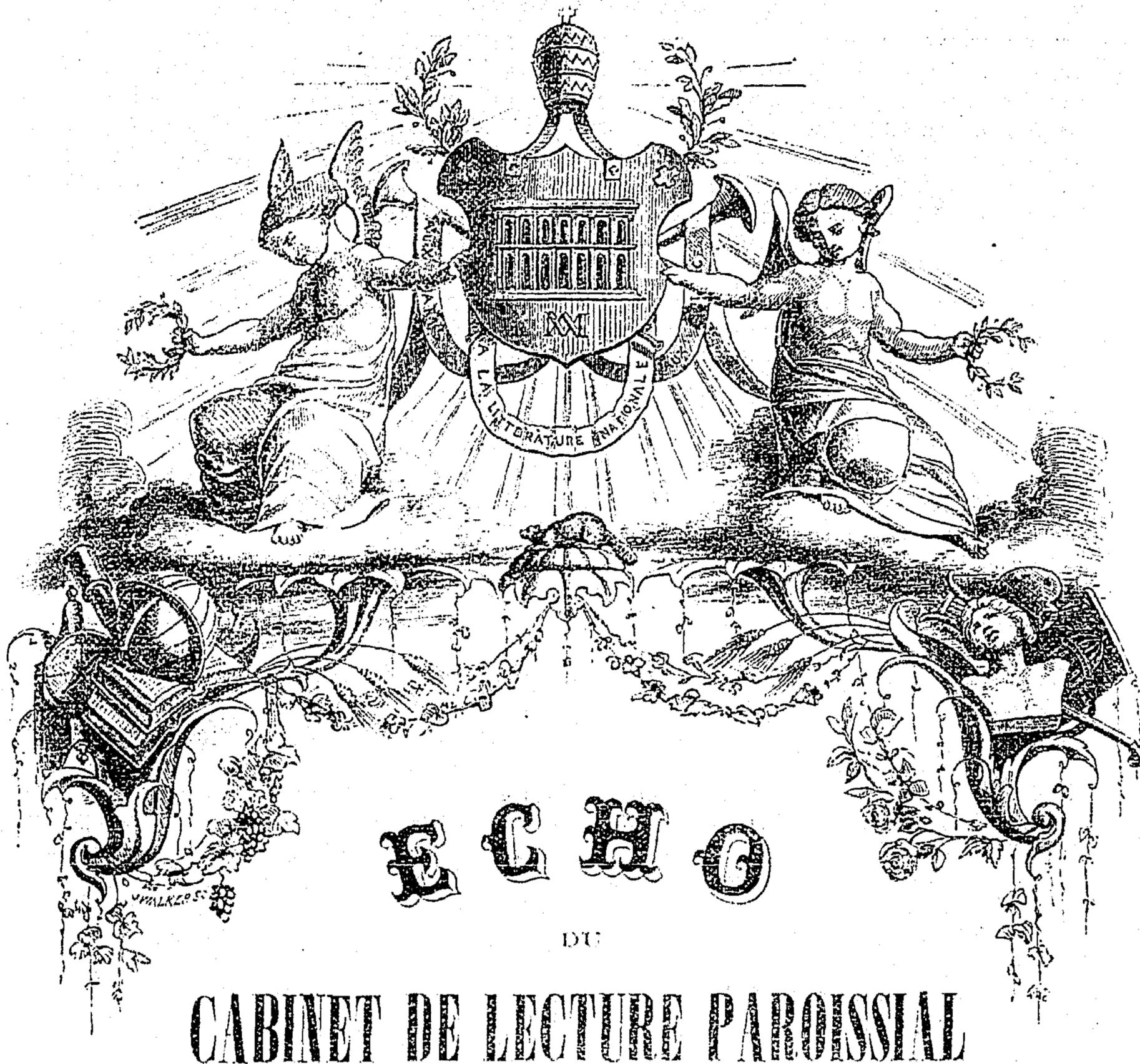
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. IV.

Montréal (Bas-Canada), 3 Février 1862.

No. 3.

SOMMAIRE :—Histoire de la quinzaine.—Soirée du 4 février.—Séance du Cercle Littéraire.—Courrier littéraire d'Europe.—La bataille :—Extrait du Zouave de Bresciani.—Chronique musicale de Québec.—Qu'est-ce qu'un musicien ?—Esquisses Morales :—De l'Indiscrétion.—FEUILLETON :—Cécile (fin).—Un peut de tout.—ROMANCIER :—Dors mon enfant.—Variétés.—Avis.—Rébus.

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

30 Janvier 1862.

L'aspect politique du Canada, un moment troublé par les bruits de guerre, n'a cessé de se montrer calme depuis notre dernière livraison. On a tout lieu d'espérer que les affaires vont reprendre peu à peu et tirer d'un état de gêne voisin de la misère les classes ouvrières des grandes villes. La session qui s'ouvrira probable-

ment vers la fin du mois de février, verra renaître ses discussions à l'abri de tout danger d'invasion, et les Chambres auront tout le loisir d'élaborer les questions de colonisation et de réorganisation de la milice, les seules, ou à peu près, qui ont été mises en avant par la presse durant la vacance.

Malgré l'éloignement de plus en plus marqué de la possibilité d'une guerre avec nos voisins, les compagnies de Volontaires n'en continuent pas moins par tout le pays à suivre les instructions et à s'exercer au manie- ment des armes. Tout le monde doit s'applaudir de cette ardeur qui ne se ralentit point : c'est de bonne augure pour l'avenir.

L'histoire des deux dernières semaines aux États-Unis nous montrent le général McLellan sortir vain- queur d'une enquête et gagner à sa cause ses plus

chauds ennemis par ses réponses calmes, pleines de lucidité et de franchise. Le plan qu'il exécute en ce moment pour finir les hostilités est des plus gigantesques : par une combinaison de marches simultanées et de mouvements sur terre et sur mer, il veut enserrer les Etats Confédérés dans un cercle de fer et étouffer la révolution en la mettant dans l'impossibilité de faire un pas.

Déjà une victoire est venue donner à l'armée du Nord ce courage et cette confiance en elle-même et dans ses généraux si nécessaires à la veille d'une campagne générale. D'après un rapport officiel du général Thomas, le succès des fédéraux à Somerset, aurait été des plus complets.

Il se pourrait que le général McClellan serait arrêté au beau milieu de ses projets s'il faut en croire les rumeurs qui circulent en ce moment. Le Président des Etats Confédérés, Jefferson Davis aurait fait au Cabinet de Washington des propositions de paix qu'il aurait préalablement soumises aux gouvernements de France et d'Angleterre.

Ces propositions, disent les journaux, auraient pour base les conditions suivantes :—1° Reconnaissance de la Confédération du Sud ;—2° Commerce libre entre les Confédérations du Nord et du Sud ;—3° Abrogation de la loi des esclaves fugitifs ;—4° Introduction du travail des coolies dans les Etats du Sud ;—5° Abolition de l'esclavage dans un délai de 21 ans.

Ce serait là, paraît-il, la teneur ou à peu près des dépêches dont MM. Slidell et Mason étaient porteurs et qui sont arrivées à leur destination, sans que le gouvernement fédéral put en connaître le contenu. Cependant tout cela n'a encore rien de confirmé : la cinquième condition nous paraît même assez mal inventée.

Le Mexique, d'après les dernières nouvelles, oublie ses dissensions et ses révolutions intestines pour repenser d'un commun accord l'intervention armée de la France, de l'Espagne et de l'Angleterre. Les corps expéditionnaires français et anglais avaient rejoint le général espagnol Prim, déjà maître de St. Jean d'Ulloa. Les mexicains organisaient contre les alliés la guerre terrible et dangereuse de guerillas. On avait parlé de désaccord entre les généraux alliés : il n'en a rien été.

Nos journaux d'Europe vont jusqu'au 9 de ce mois. La question américaine a le pas sur toutes les autres dans la presse anglaise : les dernières dépêches d'Halifax n'étaient qu'une méchante analyse de quelques articles excentriques du *Times* à ce sujet. Le besoin de coton est comme la faim, paraît-il : il n'a ni yeux, ni oreilles. Et le *Times*, en reprochant aux Etats du Nord la ruine du port de Charleston, oublie un peu vite que le reproche peut lui être rétorqué.

En France, cette sentinelle, ce centre de la civilisation, on s'occupait encore un peu de l'affaire du Trent ; mais

il est évident que l'attention s'y porte encore plus sur les deux grandes questions romaine et polonaise. Au milieu des études et des soins qui le portent à diminuer les charges immenses de son budget, l'Empereur Napoléon a les yeux ouverts sur la faiblesse du ministère piémontais et sur les conséquences qu'aura nécessairement sa chute et son remplacement.

Le 23 décembre, Sa Sainteté, Pie IX, a tenu un consistoire et dans l'Allocution qui l'a ouvert, le Saint Père a exprimé le désir d'insérer au catalogue des Saints les vingt-trois Bienheureux japonais de l'Ordre des Mineurs de St. François qui ont souffert le martyre pour Jésus-Christ. Après l'audition des rapports des deux causes, Sa Sainteté a demandé à LL. EEm. RR. les Cardinaux, si leur avis est que l'on doive procéder à la cérémonie solennelle de la canonisation de ces 23 Bienheureux ; et l'un après l'autre, les EEm. Cardinaux ont tous répondu affirmativement par le mot—*placet*.

Grâce au zèle de la catholicité, le Pape, en fait de finances, a pu cette année encore pourvoir aux besoins si nombreux de la Chrétienté et du lambeau de terre qui lui reste. Sa Sainteté ne peut sortir de ses palais sans se voir accueillie par de véritables ovations. La réaction continue dans le Royaume de Naples, quoiqu'en disent plusieurs : nous prenons ce renseignement dans une lettre de Rome en date du 31 Décembre.

Le mouvement en Pologne est entré dans une phase nouvelle, depuis que la forme même des événements a fait du clergé le seul représentant de la nation en face du Gouvernement. Après la dissolution de la Société Agricole et plus tard de tout ce qui, de près ou de loin, pouvait ressembler à un organe de la vie publique, le clergé est resté seul debout, et Dieu a permis qu'il fut à la hauteur d'une aussi grande mission. Nos lecteurs ont pu s'en convaincre en lisant l'écrit remarquable que nous reproduisons dans la dernière livraison de l'*Echo*. Le gouvernement russe veut vaincre cet héroïque clergé par la force : il veut d'abord, paraît-il, lui couper les vivres en confisquant tous ses revenus. Mais, à ces prêtres qui ont fait le sacrifice de leur vie, celui de leur fortune sera-t-il bien difficile ?

Un autre moyen resterait à la Russie, celui de faire intervenir N. S. P. le Pape, en le menaçant de reconnaître le Royaume d'Italie si Sa Sainteté refusait de blâmer l'attitude du clergé polonais. Ici encore, le Cabinet de St. Petersbourg se méprend étrangement s'il croit que le St. Père sacrifiera la conscience de tout un peuple à de semblables considérations.

Nous renouvelons l'invitation à tous nos abonnés de faire de la propagande en faveur de l'*Echo*. C'est le plus sûr moyen de travailler à la prospérité et à l'avancement du journal. Plus nous aurons d'abonnés

payants, plus nous pourrions améliorer sa condition. Car il ne faut pas croire qu'on fonde une Revue littéraire en Canada comme on fonde mille autres choses, et que nous avons d'autres ressources que les abonnements : on se rappellera, par exemple, que nous ne publions pas d'annonces, ce pain quotidien des journaux politiques : nous avons d'abord pensé à en prendre quelques unes afin de défrayer les dépenses d'une couverture de l'*Echo*, c'est à peine si l'on nous a répondu.

Il ne nous reste donc que le faible tribut des deux piastres et demie par abonné pour couvrir nos frais d'impression, de musique, de vignettes, de rédaction : et cependant ce serait encore suffisant, si l'on voulait comprendre qu'un semestre payé d'avance nous vaut presque un terme entier, lorsque celui-ci n'est payé que dans le cours de l'année suivante.

Nous ne faisons crime à personne de ne pas recevoir l'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial*, bien que ce soit, avec les *Veillées Canadiennes*, le seul journal de famille en Canada : nous demandons simplement comme obligeance qu'on n'oublie pas de mettre sur la bande du journal renvoyé (et non pas retourné), le nom et la résidence de la personne qui refuse, ainsi que le mot *refusé*. Certaines personnes de St. M***, croyons-nous, ont fait plus que cela : la première en place a écrit sur l'exemplaire que nous lui faisons la politesse de lui envoyer, les mots :—*refusé pour toujours !*— ; la seconde, —*refusé à jamais !*— Nous nous hâtons d'informer le lecteur que ces personnes ne lisent certainement pas de romans ; qu'au contraire elles doivent défendre les mauvaises lectures.

Ce sont là les coups d'épingle du métier : nous plaignons ceux qui les donnent. Si nous l'osions nous leur opposerions les choses extrêmement flatteuses que la presse canadienne a publiées sur la nouvelle série de l'*Echo* ; nous donnerions ici des extraits de lettres que nous avons reçues des nombreux amis que comptent partout les œuvres de bien et les saines publications. Nous nous bornerons à remercier ces derniers, non pour nous, car nous n'avons pas besoin des tracasseries d'une nouvelle entreprise, mais pour la collaboration intelligente qu'ils apportent au succès d'une cause commune et chère. Nous livrons les premiers aux remords d'une plaisanterie au moins maladroite.

5 février.—Un accident grave, arrivé à l'engin qui fait mouvoir les presses de l'établissement E. Sénécal, a retardé la publication de l'*Echo* jusqu'à ce soir. Les plus contrariés ne sont pas nos abonnés, mais nous qui avons pris nos mesures pour que le journal pût leur être adressé ou remis le 31 janvier dernier à midi.

Nous rendrons compte de la lecture de Messire Lavallée, curé de St. Vincent de Paul, dans notre pro-

chaine livraison, ainsi que de celle de notre collaborateur et ami, M. Paul Stevens.

Nous terminons aujourd'hui le joli feuilleton de *Cécile*, dû à la plume si morale et si distinguée d'un des meilleurs écrivains du parti catholique en France, M. Hypolithe Violeau. Avec la livraison de ce jour achèverait aussi l'épisode de *Jacques-Cartier*—dont le fonds et les détails sont empruntés à l'une des plus nobles parties de l'histoire de ce grand homme et aux plus intéressantes dates de notre histoire ;—nous le différons pour donner, les premiers, à nos lecteurs, la magnifique et émouvante peinture de la bataille de Castelfidardo, dont parle notre *Courrier Littéraire d'Europe*.

Nous commencerons prochainement la publication d'une légende du plus vif intérêt, intitulée— : *La fille du Serrurier*.

Nous devons en même temps accuser réception avec mille remerciements d'une nouvelle romance de M. C. Lavigneur, de Québec, que nos abonnés connaissent déjà si avantageusement par sa composition—*La Huronne*. La nouvelle romance est intitulée : *Lélia*—ou—*Le nom de ma Sœur*. Elle est pleine d'originalité et de sentiment. Nous la publierons sous peu.

Nos lecteurs se réjouiront de la bonne nouvelle donnée par notre collaborateur du *Courrier littéraire d'Europe*, à la fin de son article : nous espérons que son exemple sera suivi, dans d'autres voies, par des amis de l'*Echo*. C'est par des études de ce genre, études simples, anecdotiques et familières, que l'*Echo* généralisera l'instruction et le goût parmi ses lecteurs. Ecrits à la saine lueur des principes de l'éternelle vérité, ces petits cours auront aussi pour résultat de démontrer que le vrai triomphe des sciences et des arts ne s'accomplit que par leur alliance avec la Foi Catholique.

Notre vieil ami, Paul LeMyre, en nous envoyant une intéressante légende canadienne, nous prouve que son cœur n'oublie rien et que sa plume est aussi fidèle que son cœur.

SEANCE DU CERCLE LITTÉRAIRE.

§ CABINET DE LECTURE PAROISSIAL,
2 Montréal, 12 Janvier 1862.

Monsieur le Supérieur du Séminaire de St. Sulpice fit son entrée dans la Salle des Séances vers 8 heures : il était accompagné de Messire Desmazures. Toute l'assistance s'est levée, et M. Achille Belle, avocat, Président, au nom du Cercle, a souhaité la bienvenue à l'illustre visiteur et lui a offert ses vœux de bonne année. " Depuis longtemps, a-t-il ajouté, le Cercle Littéraire

désire avoir l'honneur de tenir une de ses séances sous les yeux de son premier Patron : permettez-moi, M. le Supérieur, de vous remercier de ce nouvel acte de bienveillance envers notre société, envers la jeunesse canadienne qui comprend les obligations qu'elle vous doit à vous et à la Maison dont vous êtes le digne Supérieur."

Ces quelques paroles improvisées ont paru émouvoir Messire Granet qui a témoigné, dans une réponse chaleureuse, le dévouement dont il était animé envers les jeunes gens et le Cercle Littéraire en particulier. Puis, il a rappelé les devoirs et l'importante mission dont la jeunesse studieuse, réfléchie, est chargée devant Dieu et le pays.—"L'avenir, a-t-il dit, c'est le travail. Travaillez, comme vous le faites ; préparez aujourd'hui les moissons que vous recueillerez plus tard avec bonheur ; consacrez à l'étude, aux essais, aux discussions sages votre temps et vos veilles, et l'avenir vous appartiendra, et vous glorifierez la Religion et votre Nationalité."

M. le Président invita alors M. J. A. Genand, Rédacteur de l'*Orbre*, à lire le résumé suivant de l'histoire du Cercle Littéraire qu'il avait bien voulu se charger de faire.

M. le Supérieur.

"Votre présence au milieu de nous, ce soir, nous donne occasion de remplir une obligation contractée par la reconnaissance. Le Cercle Littéraire ayant été fondé sous les auspices du Séminaire de St. Sulpice, et sous le patronage immédiat de M. le Supérieur, nous avons cru faire une chose agréable pour vous et utile pour nous tous en choisissant cette circonstance pour examiner, dans une rapide esquisse, les principales phases de cette société.

"Au commencement du mois de novembre 1857, quelques jeunes gens, tous étudiants en droit, avec un de ces directeurs zélés dont le nom est resté parmi nous, se réunissaient dans une des salles de l'ancien Cabinet de Lecture Paroissial, qui, lui-même venait de naître, et jetaient les premiers fondements du Cercle Littéraire. Fruit d'une pensée religieuse et patriotique, cette branche pleine de sève et de vie devait grandir à l'ombre protectrice de ce grand arbre qui prenait déjà dans l'estime et les sympathies de la population canadienne de Montréal, de si profondes racines.

"Ses fondateurs avaient posé comme base essentielle, indispensable de l'édifice qu'ils élevaient à la gloire de la religion et de la littérature nationale, le respect public dû à l'Église et à ses œuvres, c'est-à-dire que "pour être membre du Cercle Littéraire, il fallait être catholique et jouir d'une bonne réputation morale."—Après ces premiers soins apportés à l'essence même, à l'esprit de la constitution, et pour perfectionner l'œuvre qu'ils avaient en vue, ils décidèrent qu'aux obligations précédentes, il fallait celle "de prouver sa capacité." Telles ont été les deux pierres fondamentales du Cercle Littéraire. Dès lors, sa destinée était arrêtée, la voie qu'il devait suivre tracée ; il n'avait plus qu'à marcher.

"Peu-à-peu il grandit, en effet. Formé d'abord de trois ou quatre membres, il en vit augmenter le nombre et put mettre ses règlements à exécution. Une fois la semaine, comme aujourd'hui, il y avait séance. Quelques essais, des exercices de déclamation et des discussions

sur différents sujets mirent beaucoup d'intérêt dans ces petites réunions littéraires qui devinrent de plus en plus fréquentes et animées.

"Cinq mois plus tard, le 23 mars 1858, le Cercle Littéraire donnait sa première séance publique. Un auditoire très-nombreux et des plus distingués venait applaudir à son début et lui donner des preuves manifestes de sympathie. L'histoire et le but de la société furent habilement exposés par le Président dans son discours d'ouverture, et les félicitations et applaudissements que reçurent, dans le temps, ceux qui avaient pris part à cette séance, m'exemptent d'évoquer plus longtemps ce souvenir honorable pour notre jeune institut.

"C'est à la suite de ce début magnifique que le Cercle Littéraire obtint ce qui lui manquait, des membres honoraires. Aujourd'hui, il a l'honneur de compter comme patrons : Sa Grandeur Mgr. de Montréal, le R. P. Recteur du collège Ste. Marie, M. le Directeur du collège de Montréal, M. le Surintendant de l'Éducation, le maire actuel de Montréal, M. C. S. Cherrier et quelques autres noms desquels la mort a détaché celui d'un grand patriote, du vétéran de nos luttes passées, l'Hon. Denis Benjamin Viger.

"Ces noms honorables qui sont venus s'inscrire au frontispice du Cercle Littéraire ont été pour lui un puissant encouragement et un sûr garant qu'il pouvait faire quelque chose. Sa mission était comprise, appréciée ; il n'avait plus qu'à la poursuivre avec fruit.

"Il continua donc avec la même ardeur, et obtint le même succès. Le 22 février 1859, il donnait une seconde séance publique non moins intéressante que la première et qui ne contribua pas peu à maintenir la belle réputation qu'il s'était créée. Il cueillait un nouveau laurier et ajoutait un fleuron à sa jeune couronne.

"Durant cet intervalle, les membres du Cercle Littéraire donnèrent de temps à autre des lectures publiques sous le patronage du Cabinet Paroissial. Je suis heureux de constater ici, que tous réussirent, et que le Cercle Littéraire a eu droit, jusqu'à un certain point, de s'enorgueillir et de réclamer pour lui une large part de leurs succès.

"Pendant la troisième année d'existence du Cercle, deux de ses membres donnèrent, sous le patronage de la société, deux lectures qui ont été hautement appréciées.

"L'année qui vient de s'écouler a été certainement la plus fructueuse du Cercle Littéraire. Du 15 octobre 1860 au commencement de mai 1861, il vit agrandir le cadre de ses membres de 14 nouveaux noms. Aujourd'hui nous sommes 35 membres dont 5 correspondants. Il a été publié dans l'*Echo du Cabinet de Lecture*, un rapport des travaux du Cercle durant l'année dont je viens de parler ; il est, par conséquent, inutile de revenir sur ce qu'il contient. Cependant je dois mentionner les intéressantes discussions qui ont été faites sur la *Presse*, discussions habilement résumées par M. Joseph Royal, Vice-Président de la société.

"Au commencement du mois d'octobre dernier, le Cercle Littéraire a repris ses séances, après la vacance d'usage. Dès l'ouverture, des discussions intéressantes ont eu lieu :—"Montalembert et L. Veillot, les services qu'ils ont rendu l'un et l'autre à la cause catholique"—"de Bonald, de Mestre et Châteaubriand et leur concours respectif au rétablissement de l'esprit religieux, en France, au commencement de XIX siècle."—"Les Romantiques et les Classiques et leurs œuvres,"—puis.

la grande question, si terrible d'actualité et si grosse d'événements, "l'affaire Slidell et Mason:" tels sont les sujets qui ont été, pour la plupart des membres du Cercle, de véritables joutes où ils ont exercé leur talent et leurs dispositions à la discussion.

"Plusieurs essais ont été lus devant la société. L'utilité de ces sortes de travaux est comprise par tous les membres qui se font un devoir de fournir tour-à-tour, leur contingent dans cette petite galerie littéraire qui orne les archives du secrétaire.

"Le 2 novembre dernier eut lieu la septième élection des officiers. Le suffrage des membres s'est porté, pour la troisième fois, sur un des fondateurs de la société qui occupe en ce moment le fauteuil présidentiel.

"Nous avons été heureux de revoir au milieu de nous le zèle directeur qui nous a été donné au commencement de l'année dernière. Nous devons aussi, en passant, des remerciements et de la reconnaissance à ses dignes prédécesseurs. Nous aimons à dire que les progrès qui ont marqué la marche du Cercle Littéraire sont dûs, en grande partie, au zèle déployé dans la direction et à la bienveillance avec laquelle on nous a encouragés et stimulés.

"Nous devons encore des remerciements à l'ancienne rédaction de *l'Echo* pour les bonnes paroles qu'elle a souvent adressées au Cercle Littéraire et pour la complaisance avec laquelle elle a publié les essais de quelques uns des membres. Nous ne nous dissimulons pas que cet encouragement a beaucoup contribué à donner une forte impulsion à notre société. Il nous sera permis aussi féliciter le nouveau Rédacteur de cette feuille, dans lequel nous nous plaisons à reconnaître le talent et le même zèle qu'il a déployés dans la fondation du Cercle Littéraire.

"Tel est, en peu de mots, le résumé de l'histoire du Cercle Littéraire. Je regrette que le temps ne m'ait pas permis d'entrer dans de plus longs détails. Le Cercle, du reste, se réserve de remplir cette lacune dans une autre circonstance. Mais j'espère en avoir dit assez pour expliquer notre but. Nous voulons rallier à nous tous ceux qui se sentent les dispositions de réunir leurs capacités dans un centre commun d'efforts généreux pour conserver cette société à la Religion et à la Patrie et pour coopérer, dans la mesure de nos forces, au grand mouvement qui s'opère, de nos jours, vers la littérature nationale. Nos commencements sont modestes, il est vrai; mais nous n'en avons que plus de confiance dans le succès du Cercle-Littéraire, car une marche lente et calculée par la prudence est la condition essentielle des grandes œuvres."

Après que Mr. Genand eut achevé sa lecture, Messire Granet le complimenta sur son travail ainsi que le Cercle Littéraire et se plut à rappeler les circonstances heureuses de la fondation de celui-ci et de la pensée féconde qu'un tel projet renfermait pour les Lettres et la Religion.

M. Royal appelé à parler, fit allusion aux moyens dont le Cercle Littéraire appelle la réalisation de tous ses vœux pour consolider son existence. — "Nous devons nous proposer, dit-il, de faire ici, à Montréal, ce que font à Paris et ailleurs les Cercles et les Clubs de ce genre; il entre dans le but du Cercle Littéraire d'attirer ici les

jeunes gens studieux et de leur assurer les moyens de passer des veillées instructives et amusantes."

M.M. L. W. Tessier et F. X. A. Trudel, avocat, dirent aussi quelques mots, après quoi Messire Desmazures développa avec beaucoup de bonheur et d'à-propos cette pensée, — que la jeunesse, parcequ'elle est riche de cœur et d'intelligence, a de grands devoirs à remplir envers sa Religion et sa Nationalité. —

Mr. le Président, avant de laisser partir Mr. le Supérieur, lui renouvela de nouveau l'expression des remerciements de ses confrères, en l'assurant qu'avant peu le Cercle Littéraire aurait l'honneur de donner une soirée publique, et que ce serait le meilleur moyen de prouver à tous les résultats de sa visite et de son encouragement distingué.

Invité par le Cercle Littéraire à faire un rapport des discussions de l'automne de 1860, M. Royal, lut à la fin de décembre de la même année, le travail analytique dont parle M. Genand et qui trouve naturellement sa place à la fin de ce compte-rendu. Ce sera comme un des chapitres du résumé historique donné plus haut.

Mr. le Président, Messieurs. —

"Notre temps a donné naissance à une institution, dont l'étude n'est pas sans profit pour celui qui, avant de se mêler insoucieux à la société qui l'environne, interroge les événements qu'elle subit ou qui l'entraînent; cette institution, c'est la Presse.

"Le journalisme est un de ces traits qui donnent au 19^e siècle une physionomie si étrange et si particulière; la gazette est un grand fait quotidien d'où s'échappe une force sociale ignorée peut-être ou incomprise de ceux qui y travaillent avec le plus d'ardeur ou de patience.

"C'est une de ces institutions qu'une époque élève sur sa route et qui donne la mesure de sa vitalité et de son action sur les progrès réels de l'humanité. Pour bien juger notre âge, il ne faut donc pas s'arrêter simplement à considérer les choses qui passent; il faut creuser, il faut descendre à l'histoire des idées. Notre siècle ressemble pas mal à ces gens faibles qui prennent de petite airs d'impunité en mauvaise compagnie, mais qui n'en sont pas moins d'excellents catholiques à la première occasion sérieuse.

"Gardons-nous donc de le condamner sans l'entendre, de l'absoudre sans appel.

"L'ouvrier a rarement la satisfaction de juger de la solidité de son ouvrage: on plante des arbres pour ses neveux; on amasse du bien pour ses enfants. C'est une grande vérité que celle de ce besoin universel de travailler pour l'avenir. Nul homme, nulle époque, nulle société y a résisté. A l'avenir de jouir de nos ouvrages et de les apprécier comme nous apprécions ce qu'ont fait nos pères.

"Le journalisme est un fait: or, avant d'accepter un fait, il faut l'analyser, le peser, le disséquer. Dans cette grande bataille des idées qui remplace de nos jours la fureur guerrière de jadis, il faut regarder d'en haut pour se faire une opinion des intérêts engagés, des défaillances communes et des victoires probables. Les

journaux sont comme les soldats; il en meurt, il en arrive; nul ne se retire sans avoir fait le coup de plume pour un principe ou pour un ambition. Les soldats ne sont rien; les succès sont tout.

“ Vous avez cru qu'en jetant un coup d'œil sur cette grande création de notre âge il y aurait profit pour tous, et qu'appelés un jour à faire prévaloir vos idées dans des assemblées plus illustres et plus importantes, cet examen de certaines forces sociales fait sans passion, sans préjugés, vous serait alors d'un extrême avantage. A ce point de vue, le *Cercle Littéraire* a discuté pendant près de six mois de séances les diverses questions qui se rattachent à la presse. Chargé de les résumer, j'ai choisi les principales, et vous les présente ce soir comme l'analyse de nos travaux communs.

“ La Presse est elle une institution bienfaisante pour la vérité; s'est demandé le *Cercle Littéraire* ?”

“ Pour qu'une institution soit avantageuse à la vérité, il faut que les armes qu'elle offre à celle-ci soient au moins égales à celles qu'elle livre au mensonge, à l'erreur et au mal. Voici deux journaux en regard, l'un honnête et consciencieux; l'autre impie et révolutionnaire: lequel fera le plus d'effet, aura le plus de lecteurs, agira le plus activement sur les masses? Le gros d'une nation est ignorant; il se laisse aveugler par ceux qui flattent son intérêt ou ses préjugés; il aime les objections parce qu'il les comprend, il ne lit pas la réfutation parce qu'elle le choque; il a son opinion déjà formée. C'est dans ces classes que le journaliste impie porte ses coups; il est là dans sa sphère; il taille dans le vif; il façonne à son gré ces populations qu'il flatte et qu'il récrée. Un beau matin, la révolution hurlera dans la rue: vous n'aurez que le temps de vous mettre à votre porte et déjà, elle aura brisé un trône, chassé une dynastie, porté au pouvoir les hommes de son opinion et de sa couleur.

“ Pendant ce temps, l'écrivain catholique aura réfuté son adversaire; il l'aura abimé dans son ignorance; il l'aura terrassé sous le ridicule. Trente, quarante, cinquante mille lecteurs le liront et batteront des mains; mais l'autre a déjà agi sur cent, deux cent mille intelligences.

“ Faut-il beaucoup de science pour nier un fait, dénaturer un événement, propager un sophisme; la pauvre nature humaine excelle à cette besogne; que de recherches, que d'activité, que de travail au contraire, pour défendre la vérité et la morale!

“ Cependant, de l'abus de la chose faut-il conclure au vice de cette même chose? Il faut bien s'en garder. On abuse de tout, religion, littérature, parole, écriture, beaux arts, talents, génie: doit-on en inférer qu'il faut tout rejeter? Et lorsqu'on dit que la presse prête au mal des armes plus puissantes qu'à la vérité, on est bien près de se tromper. Il faudrait nier dès lors les progrès de l'instruction, la vulgarisation de la science, l'unité puissante qui résulte de toutes ces forces agissant au profit matériel et moral des individus comme des peuples. Il faudrait supposer que la vérité n'a que la bonne presse pour contrebalancer l'action des mauvais écrivains; il faudrait supposer que dans l'immense activité de notre siècle la Religion seule restât immobile et retrograde et laissât, l'arme au bras, le champ libre aux mauvais instincts.

“ Sans doute, la presse est une arme puissante pour la révolution: mais il est aussi vrai de dire que c'est la moralité du peuple qui fait la moralité de la presse.

Pour s'en convaincre on n'a qu'à regarder autour de soi; telle nation, tels journaux. C'est ainsi que considérée au point de vue pratique, on ne peut nier que dans certain pays, la bonne presse a une action aussi large que le journalisme corrompu dans certain autre.

“ Lorsqu'il bâtit une maison, le père de famille ne se demande point s'il ne serait pas plus avantageux de vivre sous la tente que de s'exposer à habiter un édifice qui en s'éroulant peut l'ensevelir lui sa femme et ses enfants. Il s'efforce de le construire le plus solide qu'il peut: voilà tout.

“ La seconde question abordée par vous, M.M., est celle-ci: — “ La liberté de la presse doit elle être illimitée ou restreinte ?”

“ A cette question on peut opposer cette autre: — “ Est-ce que le soldat en face de l'ennemi peut se servir de toute espèce d'armes soit matérielles, soit morales ?” Non. On a parlé d'honneur, de morale publique, d'instinct national comme garanties de la liberté absolue de la presse: est-ce que tout cela n'existe pas aussi pour le législateur? Et cependant cesse-t-il de faire des lois? Du moment que la presse s'attaque à des droits, il faut que la loi prenne ces droits sous sa protection, les consacre et impose à l'écrivain des devoirs. Cela est si vrai que même dans les pays les plus libres, toujours il y a eu des lois sur la presse, lois plus ou moins observées; mais on en a reconnu la nécessité. Cela suffit.

“ Les deux autres points de vue sous lesquels la presse a été envisagée par le *Cercle Littéraire* ont été présentés de la manière suivante: — “ Le journalisme religieux est-il avantageux ? ” — “ La presse est-elle favorable aux Lettres ? ” — Sur la première question, il y a eu beaucoup d'écrit et de dit.

“ La feuille religieuse se présente à nous comme la bannière blanche au milieu de cette mêlée de l'opinion contre l'opinion, mêlée toute de principes, toute métaphysique, bataille qui se livre au-dessus de nos têtes avant de descendre dans les rangs de la société. Dans ce conflit de tous les intérêts possibles; dans ce champ clos de la pensée manifestée, où se heurtent et se coudoient toutes les ambitions, tous les vices, toutes les erreurs, refuser l'entrée au polémiste religieux, ce serait nier le rôle de la vérité. Il faut évangéliser cette terre d'infidèles; il faut éclairer les ténèbres dont l'environnement l'orgueil, le mensonge et les traîtres complots.

“ Mais on a dit: — “ Voyez donc ces écrivains religieux toujours ou presque toujours en guerre de détail les uns contre les autres: partout où il y a une presse religieuse il y en a un qui va trop vite et l'autre moins vite, il y en a un qui ne ménage personne et l'autre qui ménage tout le monde, ses intérêts, les premiers: n'est-ce pas un scandale; n'est-ce pas décourager les faibles, donner raison aux injures des adversaires communs qui ne manqueront pas de jeter sur la religion les fautes individuelles de ses apôtres, de ses défenseurs ?”

“ Je vois bien dans cette assertion une preuve de plus que rien n'est parfait ici bas, qu'il y a des faibles et des lâches autour de l'autel comme autour du trône, comme autour du foyer domestique: et après?

“ Dans une bataille, on envisage les grands résultats; en face de l'ennemi, le soldat oublie ses antipathies; il n'a plus qu'un ennemi: qu'importe si en garnison il y a des jalousies, des égoïsmes, des inimitiés, du désaccord!

“ Il méconnaîtrait étrangement son époque celui qui relèguerait l'écrivain religieux dans une sphère à part,

étrangère au mouvement qui emporte si vite les hommes et les choses aujourd'hui. Ne lui faites point une position impossible, un rôle de monic; l'erreur prend mille formes, se cache sous toutes les couleurs; il doit l'atteindre, la démasquer et la déshabiller de son hypocrisie. Politique, commerce, industrie, nouvelles, spéculations, faits divers, annonces, prospectus, débats, louanges, tout se régit ici bas par la croyance de l'homme. L'être raisonnable et les sociétés se meuvent parcequ'ils croient. Il y a donc autre chose que de la matière dans tout cela; il y a des principes, une existence morale, des conséquences, des périls: qui osera dire à la Religion que ce n'est point son domaine? Ou met tout en péril de nos jours; il faut tout secourir.

“ L'action de la presse sur les Lettres est indéniable: est-elle avantageuse? Le journalisme a donné dans tous les temps naissance à une cohue de piètres écrivains dont l'influence a embrassé un certain cercle d'intelligences. Bourreaux de la langue, ils n'ont pas même pour prétexte la chaleur de la lutte, la rapidité des coups, le nombre des adversaires; un autre tiers des faiseurs de journaux sont tout au plus de médiocres écrivains. Leur plume mûrit trop tôt. Ils deviennent les pères de cette littérature bâtarde de roman, d'articles fades, mal digérés, la plaie du lecteur et le désespoir de l'homme de goût. Ceux là sont les chancres de la littérature; ils lui font du mal. Ils mutilent le sein qui nourrit leurs carrés de papiers.

“ Dans la littérature comme dans tout, l'influence part d'en haut: là comme partout, il y a des maîtres qui donnent le ton. Certes, on ne niera pas que la presse ait produit écrivains sérieux. Elle a imprimé à la langue un cachet d'originalité, de pittoresque émaillé de tout ce que l'esprit français a de plus caustique et de plus fin. (Je ne parle pas des journaux anglais). Pressé d'arriver vite, de répondre vite, de se multiplier dans un cadre retréci, l'écrivain dit beaucoup en peu de mots. Son esprit maintenu constamment pour ainsi dire à une haute pression pétille sous la plume qui court sur le papier et y jette des tournures pleines d'attraits et de nouveauté.

“ Ici je me permettrai d'emprunter à Mr. de Laurentie quelques réflexions sur le même sujet.—Mr. de Laurentie a été lui-même journaliste:

“ Dans les grandes convulsions que les sociétés ont traversées, le journal a servi d'expression à bien des opinions qu'il importait de garder vivantes, et à des intérêts qu'il fallait défendre contre la frénésie des oppresseurs. Aussi, n'est-il pas un homme de valeur qui depuis 60 ans n'ait pris part à ces batailles du journalisme. Gens de lettres et ministres d'Etat, soldats et philosophes, savants romanciers, hommes d'église et hommes de théâtre, prédicateurs et poètes, pas un n'a échappé à ce besoin de lutte qui répond à un sentiment de foi. Chateaubriand et Bonald, Benjamin Constant et Fiévée, Fontanes et Michaud, l'abbé Frayssinous et l'abbé de Pradt, l'abbé Boulogne et l'abbé Grégoire ont tour-à-tour passé par le journal. Et cela même rend plus mystérieux l'espèce de dénigrement dont on se plaît en général à frapper le journalisme. On dirait un besoin de se venger de son empire; il faut lui obéir, et plus on le subit, plus on le déprécie, ce n'est peut-être pas la meilleure façon d'attester sa propre supériorité.

“ Quoiqu'il en soit, le journalisme, en dehors de cette lutte d'opinions et d'idées n'a point été inutile à l'éclat

des lettres. S'il a trop disposé les hommes à se contenter de lectures frivoles et passagères, il a gardé la bonne tradition du langage facile et correct, et il a appris au public à honnir le pédantisme et la lourdeur. Il est remarquable que la langue française n'a jamais été plus vive, plus nette, plus régulière que dans le journal moderne; ce n'est point la langue académique, mais ce n'est pas surtout son afféterie et sa stérilité: c'est une langue à part, l'expression en est soudaine et rapide, parfois personnelle, toujours originale. Il s'agit ici du journal écrit; le journal fabriqué est au-dessous de toutes les œuvres de l'esprit. Ajoutons un dernier mot; le journal est une création française. Il y a des journaux à Londres; il y en a ailleurs: ce sont des collections de nouvelles, de réflexions, d'anecdotes, de mensonges, etc., etc., vanteries jetées pêle-mêle dans un vaste cadre; il n'y a pas là d'œuvre véritable. Le journal français est un travail complet, où toutes les parties se coordonnent à l'ensemble; c'est une œuvre d'art.”

“ Ici, M. M., se termine ma tâche de rapporteur. J'ose espérer que des plumes plus habiles que la mienne continueront la tâche que j'ai inaugurée et confier à des pages qui restent nos études et nos discussions qui passent si vite.

Courrier Littéraire d'Europe.

Il y a quelques dix ans on ne lisait guères, par la raison assez plausible que peu de gens savaient lire et que les livres étaient excessivement rares. A cette époque d'heureuse ignorance où nos mœurs étaient si pures, la foi si vive, notre littérature était représentée dans chaque village, par quelques bons vieillards à cheveux blancs, conteurs infatigables qui récitait dans les longues soirées d'hiver, au coin d'un bon feu, les pieuses légendes et les contes fantastiques que leurs pères avaient apportés de Bretagne ou de Normandie.

Heureux temps que celui-là! tandis que l'auditoire en suspens écoutait l'odyssée de Jean Lafortune ou les étonnantes aventures du cordonnier Richard qui houspillait les trois diables d'une si étrange façon, on n'entendait que la voix aimée du conteur et le bruit sec et cadencé du métier sur lequel la mère aidée de ses filles tissait l'étoffe qui devait vêtir toute la famille.

On n'avait pas alors cette âpre soif du gain, on ne connaissait point ce luxe fatal, tristes présents de sociétés dites perfectionnées, qui ont livré le pays aux mille dangers de la crinoline et des spéculations effrénées. La vie de nos pères s'écoulait active et pieuse, modeste et paisible, entre les rudes travaux de la semaine et la sanctification des jours de fêtes; entre l'oubli de la veille et l'insouciance du lendemain. Point de procès, à peine de temps à autre quelque proçaillon, et encore faut-il dire qu'il était promptement jugé et réglé par un arbitre quelconque choisi parmi les vieux de l'endroit; point de scandales, très peu de querelles, et encore moins de vices; l'âge d'or, en un mot, ou si on l'aime mieux:

temps bibliques et mœurs patriarcales, comme nous l'avons lu quelque part.

Aujourd'hui tout le monde sait lire, ou à peu près. Est-ce un progrès ? Nous n'oserions l'affirmer, car notre siècle n'est pas précisément l'âge d'or ; témoins les innombrables palais de justice et les splendides prisons dont on a couvert le pays, les procès, les huissiers, le nombre croissant d'avocats et de crinolines, etc., etc. Mais enfin, puisque tout le monde sait lire, il s'agit de savoir ce que tout le monde lira. Voilà peut-être la question la plus importante de l'époque, et dont la solution intéresse au plus haut point l'avenir des mœurs et des lumières de notre pays.

Il est donc de la dernière importance que tous ceux qui savent tenir une plume joignent leur action à celle si énergique et si constante de nos bons prêtres pour propager de plus en plus le goût des saines lectures. Sachons-le bien, si nous demeurons fidèles aux traditions de foi et d'honneur que nous ont léguées nos pères, si nous savons garder *leur vieil esprit et leur vieux français*, nous aurons une belle et bonne littérature qui exercera la plus heureuse influence sur les masses et assurera en quelque sorte la prospérité nationale.

Qui sait ? il suffirait peut-être d'une ou deux pages bien écrites et bien pensées pour tuer à tout jamais la crinoline ? Il n'en faudrait peut-être pas davantage pour remettre en grand honneur l'étoffe grise que portaient les héros de Châteauguay et pour prouver à leurs descendants *que le plus chétif accord vaut mieux qu'un procès* ; c'est alors que nous verrions renaître l'âge d'or.

En attendant, signalons toujours un bon livre dont la publication a eu un grand retentissement en France. Ce livre écrit par M. Pradié, *traite de la démocratie française*, et ne tardera pas à enrichir notre librairie. Nous en avons lu une appréciation très-remarquable dans le *Courrier du Canada*, et nous la transcrivons en entier parce qu'elle mérite d'être méditée et qu'elle rappelle en même temps le souvenir d'un homme de bien et de talent : l'auteur de *La France aux Colonies*.

« Il existe en France, un parti nombreux mais encore peu relié, et dont on sent flotter en l'air les influences, comme ces senteurs embaumées qui nous imprègnent de toute part dans les fortes chaleurs de l'été sans que l'on sache d'où elles s'envolent. Toutefois, bien que ce parti n'ait pas encore d'organe il est déjà puissant, car il a pour lui la vérité, et il a à son service de brillantes intelligences. Son programme est : tout pour Dieu, et tout par son Eglise, Eglise catholique, apostolique et romaine. C'est le parti démocratique-catholique. Son action est en dehors de toute préoccupation dynastique. Quand l'univers tremble sur son axe comme un vieillard sur le bord de sa tombe, il s'agit bien de rois ou de républiques. Si l'empereur actuel protège le vicair de Jésus-Christ, il criera volontiers—vive l'empereur ! Pour lui un gouvernement est le commis de Dieu, le défenseur de la morale, et partant le défenseur du catholicisme, car en dehors de la vraie foi, il n'y a pas de vraie

morale. Ses doctrines sont tellement larges qu'elles pourraient servir de colonnes à tous les gouvernements du globe, pourvu qu'ils fussent catholiques. Son but est de réunir dans une vaste communauté d'idées, dans une seule famille tous les catholiques de l'univers, tous les enfants du St. Père. Il ne demande pas la liberté ; fils des apôtres, au besoin il saura monter sur l'échafaud sans murmurer, persuadé que le meilleur engrais de la vérité c'est le sang des martyrs, mais il ne redoute pas non plus cette même liberté. Néanmoins il la regarde plutôt comme une ennemie, car il sait qu'elle est dans la main de l'hypocrite l'arme la plus terrible que le démon ait forgée contre la candeur du faible et de l'ignorant. Son grand axiome c'est : *égalité des hommes dans l'amour de Jésus-Christ ; soumission absolue aux décisions du Saint-Siège*. Eh bien ! ce programme fort simple, mais puissant dans ses conséquences contre l'esprit du mal, est défendu en France avec énergie et talent par un petit noyau de jeunes hommes dévoués, pleins de sève et de désintéressement. Naguère encore les habitants du Canada ont pu apprécier l'un d'entre eux (1) dont l'éloquente parole a retenti dans cette France du Nord. Nous venons aujourd'hui entretenir le lecteur du *Courrier du Canada* d'un ouvrage qui a, dans le monde religieux, et savant, imprimé en France une profonde sensation. Nous voulons parler d'un volume intitulé : *De la Démocratie Française* dont l'auteur M. P. Pradié ancien député et auteur d'un grand nombre d'ouvrages remarquables est un des hommes les plus honorables de la catholicité.

« M. Pradié développe la thèse de la démocratie catholique avec une science profonde des institutions humaines ; une lucidité peu commune ; une élévation de sentiments, de pensées et de style qui font de cet ouvrage une des œuvres les plus remarquables de notre époque ; œuvre qui intéresse non-seulement les philosophes catholiques-français, mais encore les philosophes catholiques du monde entier. Car partout, d'un bout du globe à l'autre, en Europe comme en Amérique, en Amérique comme en Asie, se dresse ce redoutable problème ; l'esprit du mal, terrassé par le Christ, parviendra-t-il à renverser la religion de Dieu et à rejeter le genre humain dans les orgies du paganisme ? Partout, le démon a secoué ses chaînes et la démagogie à la main, sous le nom de liberté, de droits des peuples, d'esprit moderne, de libéralisme, il menace d'écraser la civilisation catholique ; après l'avoir engourdi dans les débauches, la corruption, les infamies du dernier siècle. Il est donc du devoir de tout publiciste exclusivement catholique, de faire connaître les livres dont les saines doctrines sont le plus ferme soutien du Saint-Siège et de la catholicité. Eh bien, nous le disons sans crainte d'être démenti : ce livre de M. Pradié, écrit en dehors de tous les partis politiques actuels qui se disputent la souveraineté, qui n'appartient qu'à Dieu, est un de ces livres qui portent la vérité comme un arbre porte son fruit, comme le catholicisme porte l'immortalité. »

Un des collaborateurs du *Monde*, actuellement à Rome, travaille sous les yeux mêmes du R. P. Bresciani à la traduction française de son nouveau roman historique intitulé : — *Oldéric ou le Zouave Pontifical*. Ce livre, dans lequel l'illustre jésuite retrace les luttes glorieuses et les

(1) Monsieur Rameau auteur de *la France aux colonies*.

revers encore plus glorieux de l'armée pontificale, est appelé, croyons-nous, à un succès plus grand encore que celui du *Juis de Vérone*, qui a été traduit dans toutes les langues et se trouve aujourd'hui à sa douzième édition.

Voici ce qu'écrivait dernièrement le traducteur à ses confrères de Paris :

« Je n'ai nullement la prétention d'avoir rendu la pureté, l'élégance, la richesse du style du P. Bresciani. J'ai à peine tracé le contour principal de ses tableaux, car ces tableaux sont des chefs-d'œuvre où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la majesté de l'ensemble ou la perfection des détails. Après tout, je ne m'en inquiète que modérément.— Comment pourriez-vous imiter dans une traduction, me disait un ami commun, ce qu'un bon prosateur italien trouve inimitable?—Mais on aura en France le récit fidèle de l'épopée catholique dont Lamoricière et Pimodan sont les héros principaux. On saura ce que le cœur des Italiens véritables éprouve de gratitude et d'admiration pour les généreux enfants de l'Église accourus de France, de Belgique, d'Irlande et d'Allemagne à la défense de notre saint et bien-aimé Père. Les parents, les amis de nos martyrs, enfin, liront avec attendrissement les pages du P. Bresciani, qui resteront comme un hymne à la gloire de notre temps. »

En annonçant à nos lecteurs un journal spécialement destiné aux classes ouvrières et qui s'appelle l'*Ouvrier*, nous tenons à réparer un oubli involontaire. Cette publication a le plus grand succès à Paris. Elle est illustrée, et ses articles sont signés des noms les plus illustres de la presse catholique : Louis Veillot, Henry de Riancéy, etc. L'abonnement, croyons-nous, n'est que d'une piastre par année.

Dans le prochain numéro, nous commencerons un travail de longue haleine sur la littérature du XIX^e siècle. Nous la prendrons telle que la laissa la Révolution, et nous verrons ensuite ce que firent, pour la régénérer, les grands écrivains qui s'appellent DeMaistre, Chateaubriand, DeBonald, Montalembert, Lacordaire, etc. Sans prétendre faire de biographie, nous analyserons cependant autant que possible, les œuvres et la vie de ces hommes illustres qui imprimèrent au siècle le mouvement catholique, de manière que leur vie personnelle coudoie en quelque sorte leur vie littéraire, et que l'une explique l'autre.

Cette étude nous permettra de passer en revue notre propre littérature, et d'établir, de temps à autre, des points de comparaison, sinon avec talent, du moins avec la plus franche impartialité.

LA BATAILLE.

Le long des côtes orientales de la Ligurie s'arrendit gracieusement un petit golfe, et sur la plage de ce petit golfe s'étend le délicieux bourg de Rapallo. Nous l'appelons bourg, mais il mérite presque le nom de ville par

la grandeur et la beauté des maisons, l'activité du commerce, la noblesse et l'aisance des familles, et par le nombre des habitants, adonnés la plupart à la navigation. Puis le golfe décrit une courbe si régulière, ses deux promontoires se projettent si bien dans la mer, qu'il est à l'abri des vents et des vagues, et le spectateur qui ne suivrait pas de l'œil la ligne des eaux jusqu'à l'horizon, pourrait se croire au bord d'un lac paisible.

Au mois de juillet, nous nous trouvions à Rapallo, lors d'une fête qui attire quantité de curieux des deux rives et de Gênes, peu distante. Les uns arrivaient par terre, d'autres entraient dans le port, au son d'une musique harmonieuse, sur des barques pavoisées avec élégance. Le soir, après les cérémonies religieuses, toute cette foule se porte sur la plage, sur les terrasses et les balcons qui regardent la mer, et, à la nuit tombante, des centaines d'esquifs sillonnent la baie en tous sens, côtoient les bords et décrivent, en se croisant, des courbes capricieuses. Chaque embarcation emporte sur un plateau de liège une quantité de coquilles marines remplies d'huile et pourvues d'une mèche. On allume ces feux, on les abandonne sur les flots, et en un clin d'œil vous avez au-dessus et au-dessous de vous un ciel étoilé. Cette scène magique, contemplée du haut des collines et des balcons d'alentour, vous jette dans le ravissement. D'ailleurs, c'est l'heure de la marée, et ces étoiles flottantes glissent fantastiquement sur les rides de l'eau. Tantôt elles dessinent de longues allées de jardin avec leurs parterres de rubis, de saphirs et de diamants; tantôt on croit voir un pavillon royal, aux draperies tombantes, aux tapis parsemés d'éméraldes et d'arabesques. Ici apparaissent comme des têtes d'animaux et de géants; là, des galeries qui s'entrecoupent et s'étendent au gré des flots. Le golfe est tout en feu et le spectateur tombe dans une douce rêverie, en présence de ces jeux imposants de la lumière.

Tout-à-coup, des gorges de l'Apennin s'élèvent de sombres nuées; les éclairs déchirent la voûte du ciel et le tonnerre retentit; un coup de vent, déchainé sur le golfe, soulève d'énormes vagues qui dispersent ces myriades d'étoiles flottantes et les couvrent d'écume. Les gracieuses lumières saluent la terre d'un reflet mourant et s'éteignent sous les eaux. En un clin d'œil la tempête a fait succéder aux torrents de feu l'obscurité la plus profonde et la plus lugubre.

Sur la plage, la foule maudit la brutalité du vent. Quel courage! s'écrie-t-on; tant de rage contre de pauvres lumières qui rendaient la nuit si belle, l'atmosphère si transparente et la mer si lumineuse! quel honteux triomphe! écraser un adversaire sous des forces cent fois supérieures! Pourquoi ne te déchaînes-tu pas contre les écueils de la rive? parce que tu es impuissant contre eux!

Vous avez deviné ma pensée, ami lecteur. Le 17 septembre, les brillantes lignes de volontaires pontificaux couvraient encore les collines de Lorette, et les regards de l'Europe étaient fixés sur tant de foi, d'intrépidité et de dévouement à la sainte cause. Ces collines en garderont éternellement le souvenir, et la postérité parlera d'elles comme elle parle des monts d'Achila et d'Engaddi, où campaient les compagnons de David poursuivis par l'armée de Saül.

Le soir du 16, la faible troupe de Lamoricière descendit les hauteurs de Monte Santo et arriva au port de Recanati. Le général avait pour état-major la fleur

de la noblesse européenne ; ces gentilshommes qui portaient un cœur de lion sous leurs brillants uniformes, composaient l'escadron des *guides* et s'étaient pourvus à leurs frais de domestiques, d'armes et de chevaux. Ils formaient l'avant-garde. A peine se sont-ils rangés en bataille, le visage tourné vers la basilique de Lorette, que l'abbé Caillaud, leur aumônier, accourt au galop de son cheval :

— « Messieurs, s'écrie-t-il, l'ennemi s'avance et vous attend. Montrez-vous dignes de combattre pour l'Eglise ; Dieu ne vous demande qu'une pensée d'amour et de repentir à votre dernier soupir. Inclinez la tête, que je vous absolve.—Relevez-vous, ajouta-t-il ensuite, et combattez en braves. »

L'ordre fut donné de marcher sur Lorette. Sur un signe de Bourbon-Chalus, capitaine des guides, la colonne pique des deux et part au galop. Au bas d'une élévation, l'avant-garde rencontre des cheuval-légers piémontais ; quelques coups de carabine, et les cheuval-légers prennent la fuite. Les guides s'élancent derrière eux, entrent au galop dans Lorette et serrent de près les fuyards jusqu'à la porte dite d'Ancône ; là, ils font halte sur la place dite de la Madone.

La nuit tombante empêchait de rien distinguer à l'horizon ; on crut néanmoins découvrir des masses dans la plaine de Murone.—Des hommes de cœur pour reconnaître le position de l'ennemi ! dit une voix... Ces mots suffirent. Le comte Palffy, noble Hongrois et aide-de-camp du général, s'élança dans la direction indiquée, suivi de quelques guides et de quelques gendarmes. La prudence militaire conseillait de ralentir la course et d'avancer avec circonspection pour ne pas tomber dans une embuscade ; mais l'ardeur de leur courage les emporte, et ces jeunes soldats vont droit au camp piémontais. Au détour d'un rocher ils se trouvent en face de deux canons enfilant la route et reçoivent une décharge à mitraille. Le cheval du comte Palffy est tué ; le comte de Pas s'affaisse sur le cou de sa monture. Le bras broyé, le flanc droit criblé d'éclats, il a le courage de se relever et d'atteindre les avant-postes, où on l'enlève de cheval pour le confier aux soins pressés des Jésuites du Collège.

Les chirurgiens se prononcèrent pour l'amputation immédiate ; mais les amis du blessé pensaient que les médecins français le pourraient guérir sans recourir à cette extrémité, et l'amputation fut différée. Misaël de Pas, adolescent d'une constitution délicate, souffrait horriblement, et de son lit de douleur ses regards se dirigeaient vers la Santa-Casa, située en face des fenêtres.

—Ma Mère, disait-il à la sainte Vierge, donnez-moi la force de résister à ces souffrances. Je vous les offre en union de celles qui déchiraient votre cœur au pied de la croix... Ma bonne Mère, je suis heureux de mourir pour la défense du Vicaire de Jésus-Christ, et me réjouis d'avoir le premier versé mon sang pour une cause si sainte.

Les religieux contemplaient avec étonnement ce visage toujours calme, où un sourire pur errait sur les lèvres, et ces yeux tranquilles, dirigés vers le ciel ou vers la Santa-Casa... De temps en temps le blessé murmurait :

—« Misaël ! réjouis-toi d'une pareille faveur... »

Puis, à la pensée de sa mère, il jetait un regard d'amour vers Marie en disant :

« Mère de Dieu, tu sais que j'ai aussi une mère à Lille ! J'étais l'unique consolation de son veuvage... Tu te rappelles avec quel héroïsme elle me donna à Jésus quand je partis pour cette guerre sainte... Misaël, me dit-elle, mon sacrifice est grand, mais j'y suis résigné... Si Dieu te conserve, je le bénirai ; s'il te rappelle à lui, je le bénirai encore.—O Marie ! quand on lui apportera la nouvelle de ma mort, donne-lui cette force d'âme qui te soutenait au pied de la croix de ton fils unique ! »

Misaël se confessa, et reçut le saint viatique avec un visage rayonnant d'amour et d'allégresse, comme un homme qui tient déjà la palme du martyr et la couronne de l'immortalité. Les douleurs étaient si aiguës qu'il s'évanouit la nuit suivante, et vit la mort devant ses yeux. On disait autour de lui que le lendemain la petite armée pontificale se mesurerait avec les ennemis de l'Eglise...

« Oh ! s'écria-t-il, si je meurs cette nuit, j'espère me présenter au trône de Jésus et de Marie avec leurs noms sacrés sur les lèvres ; là haut, du sein de Dieu, je verrai mes compagnons combattre valeureusement... J'irai au devant de ces martyrs purifiés par leur propre sang, et l'indulgence plénière de Pie IX leur ouvrira les portes du paradis !... »

Prends ton vol vers les cieux, âme angélique ; ton sang sera une semence de martyrs ! Tu fus le premier à en arroser la terre de Lorette, mais d'autres entreront au ciel avant toi, parce que Dieu veut que la première couronne soit plus resplendissante que les autres, et en multipliera les fleurons pour l'éternité, en prolongeant tes souffrances. Tu succomberas quelques jours plus tard, et avant de rendre le dernier soupir, tu compteras un à un ces morts fortunés qui joncheront demain les hauteurs du Musonne et des Crocette. Salue, de ton lit de douleur, cette héroïque phalange, contemple son triomphe et expire en paix. Ton frère viendra recueillir ta dépouille terrestre ; le Vicaire du Christ quittera son trône pour s'avancer au devant de ton frère, pour embrasser ce frère du premier martyr de son armée. Il enverra à ta mère un précieux camée de la *Vierge aux douleurs* que tu invoquais pour elle. Il la consolera par quelques-unes de ces paroles paternelles qui réconfortent les âmes les plus affligées. Adieu, Misaël, que j'ai vu jadis plein de vie au collège de Fribourg ! Dieu t'a concédé de mourir entre les bras des maîtres qui formèrent ton enfance à la piété !

Nous n'avons point parlé de ce glorieux trépas dans le chapitre précédent ; nous voulions réunir aux héros de Castelfidardo, celui qui les précéda au feu et se montra si digne d'être le premier à verser son sang pour Jésus Christ. Ses compagnons d'armes à l'aspect de ce magnanime soldat, enflammé du désir de mourir pour être réuni à Dieu, virent centupler leur courage et leur sainte ardeur ! Ils se sentaient certains d'obtenir le royaume des cieux !

La basilique de Lorette, qui, depuis cinq siècles, a reçu tant de milliers de pèlerins, dont les voûtes ont retenti du chant de tant de cantiques, qui a vu monter tant de prières au trône de Dieu et s'incliner, sur son parvis sacré, tant de têtes couronnées, offrait, pour la première fois, le spectacle d'une armée de martyrs, nourris du pain des forts au pied de ses autels, et partant de l'autel pour aller défendre l'Épouse de Jésus-Christ et son Chef visible.

Lorette couronne le sommet et la pente d'une colline escarpée, qui s'abaisse à l'occident vers Osimo et vers l'Adriatique; deux routes, l'une à travers les montagnes, l'autre sur la plage, conduisent à Ancône. Le général Lamoricière, avec la pénétration de son regard exercé, comprit que sa petite armée ne pouvait se replier sur Ancône pas la route d'Osimo sans se faire cerner par les Piémontais, qui occupaient, avec 30,000 hommes, les côtes, les vallées et les débouchés; il fallait donc longer la mer sur une route mal entretenue. Des hauteurs septentrionales de Lorette, le Musone coule dans la direction du midi, et à peu de distance de l'Adriatique, il reçoit l'Aspio. Ces deux cours d'eau ont un lit profondément encaissé et entouré de vallées boisées; à leur confluent s'étend un plateau de trois milles environ, formé par la colline de Castelfidardo, qui s'abaisse d'un côté vers le Musone, et de l'autre vers l'Aspio. Sur la crête occidentale tournée vers Lorette sont les deux *Cascine* et les *Crocette*, où eut lieu le fort de la bataille.

Le général Lamoricière avait à peine 2,000 hommes d'infanterie, et le général Pimodan 2,600. C'était un contre quatre. Lamoricière dit à Pimodan d'enlever avec ses braves le ravin de *Crocette*, où passe une route qui se dirige à gauche sur Camerano, et à droite sur Umana et Sinalo. L'entreprise était difficile, puisque aux environs de Camerano les Piémontais couronnaient les hauteurs et défendaient les bas-fonds.

Cialdini devina l'intention de l'armée pontificale et garnit de soldats les pentes de Castelfidardo; il occupait d'ailleurs les ponts du Musone avec des batteries de campagne. Sans se déconcerter, Pimodan marche droit à la rivière et commande à l'artillerie de la franchir à gué. Des hauteurs voisines, Lamoricière suivait du regard cette manœuvre et donnait des instructions à ses jeunes guides.

Avec les chasseurs romains de l'intrépide Azzanesi, les tirailleurs allemands du brave Fuchsman et les zouaves commandés par de Charrette, Beedelièvre, de Chillaz et d'autres officiers des guerres d'Afrique, Pimodan franchit le Musone à gué, et marche à l'assaut des deux *Cascine* et de la ferme des *Crocette*, où se massent les Piémontais pour lui couper la route d'Ancône. Derrière la colonne de Pimodan passe l'artillerie, dont les chevaux peu nombreux et peu vigoureux ne peuvent gravir l'escarpement du Musone; cent robustes Irlandais la poussent sur l'autre rive, reprennent la carabine et montent à l'assaut, à côté des zouaves franco-belges et des chasseurs romains.

Ils escaladent la colline au pas de course pour déloger de la première *Cascina* les tirailleurs piémontais qui les déciment. Les chasseurs d'Azzanesi et les zouaves fondent comme des léopards sur cette forte colonne, lui prennent cent prisonniers et un officier, la débusquent de sa position, et y établissent deux canons et deux mortiers.

Le capitaine Richter, impassible au feu malgré une blessure à la cuisse, amène quatre autres canons, dont le brave colonel Blumensthal dirige le feu meurtrier sur l'armée sarde, tandis que le lieutenant Didier foudroie avec ses mortiers tous les assaillants.

Pimodan qui se croyait aux prises avec 6 ou 7,000 hommes seulement, ordonne l'assaut de la seconde *Cascina*, défendue par une armée entière. Les troupes piémontaises ne s'étaient point repliées sur Ancône,

mais éparpillées sur la lisière des bois, d'où elles tiraient sur les soldats pontificaux, à peine garantis par des meules de paille et des amas de bois. Au milieu d'eux se tenait Pimodan, calme et souriant, mais pâle et ensanglanté; une balle lui avait traversé la joue. Un de ses aides-de-camp lui dit: "Vous êtes blessé, général; faites vous panser.—Ce n'est rien, mes enfants, répondit-il; mon devoir m'ordonne de rester ici. En avant, à la baïonnette!—Vive Pimodan! s'écrièrent les braves.—Ne criez pas, marchez!" répond-il.

Ils s'élancent à la baïonnette et repoussent d'abord les bersaglieri piémontais. Mais une forte colonne débouche d'un bois et commence une fusillade terrible; Pimodan a le bras droit atteint d'une balle et brandit l'épée de la main gauche en criant: "En avant! enfants! Dieu est avec nous!"—Beedelièvre, à pied au milieu des zouaves, les bras croisés, donnait ses ordres avec le même sang-froid que s'il eût été dans sa tente.

Deux coups de canon tirés à l'aventure balayaient le champ de bataille. Le capitaine Charette, toujours au premier rang, rencontre le capitaine piémontais Trombone dans un taillis, et un duel chevaleresque s'engage entre les deux officiers. Trombone est blessé au cou; Charette lui donne le bras et le conduit à la *Cascina*, où il reçoit les premiers soins.—Vous êtes Français? dit-il au vainqueur.—Oui.—Je m'en doutais, répond le blessé, et ils découvrent en causant qu'ils sont deux anciens camarades de l'Académie militaire de Turin.

Le drapeau des zouaves, porté par l'intrépide Arthur de Cavaillès, était criblé de balles; il suffisait de crier, dans les moments critiques: "Sauvez le drapeau!..." pour faire accourir des défenseurs, et les Piémontais n'osèrent jamais attaquer ce rempart de baïonnettes. De Cavaillès, frappé de sept balles, soutenait encore son glorieux étendard; un coup de baïonnette lui traversa le poumon droit, mais en tombant, il remet le drapeau à Charette.

A la troisième charge, Pimodan reçoit une balle dans la cuisse, et sans quitter les étriers, crie encore: "Enfants! Dieu est avec nous!... En avant!..." L'héroïsme de ces braves n'était point soutenu par les Suisses et par la cavalerie, débandés à travers cette tempête de feu. L'artillerie n'avait plus qu'une pièce, tirée par un seul homme et chargée par le brigadier vétérinaire André Wagner et le brave lieutenant Didier. Deux colonnes de Piémontais la prennent en flanc; Wagner les foudroie de deux bordées et continue à charger sa pièce. Le conducteur tombe mortellement blessé au cœur; Wagner fait une autre décharge, mais une balle lui traverse la gorge et l'étend sur le sol: pourtant, à la vue de l'ennemi qui se précipite vers le canon, il se soulève encore et a la force d'enclouer sa pièce.

Resté seul, le lieutenant Didier jette un regard autour de lui et aperçoit le zouave Tresvaux du Fraval, son cousin. "Tresvaux lui crie-t-il, me laisseras-tu enlever ma pièce?..." En un clin d'œil, Tresvaux, de Kermoal et Le Camus entourent le canon sous une grêle de balles, le font rouler d'une hauteur dans un fossé, et rejoignent leurs camarades.

Pimodan, tout en sang, encourageait encore ses hommes: "En avant! mes enfants! criait-il; une quatrième charge à la baïonnette!" Et les zouaves couraient, se formaient en carrés et fondaient sur les bersaglieri ennemis. Du Baudiez, de Plessis, de Nanteuil, de Montravel et tant d'autres tombent morts en criant:

“Jésus! Marie! Vive le Pape!” La lutte devient acharnée: les Piémontais serrent leurs lignes; ils sont mille contre deux cents, mais ces deux cents les tiennent en respect, les déciment, les éclaïreissent à chaque décharge: aussi, quantité de zouaves restent sur le terrain.

Sur ces entrefaites, Pimodan reçoit au côté droit une balle qui lui traverse les reins et sort par le côté gauche. Ce héros chancelle sur son cheval et donne un dernier ordre: “Renneville, je meurs! courez ventre à terre rallier nos tirailleurs!” On le descend de cheval pour le transporter au pavillon des blessés. En ce moment Lamoricière traversait la mêlée pour ramener les zouaves; il rencontre son ami déjà moribond, et les deux braves se serrent la main: “Général, lui dit Pimodan, nos soldats se battent en hommes de cœur, et l’honneur de l’Eglise est sauvé!” Ils se donnent le suprême adieu, et Lamoricière fait sonner la retraite.

Pimodan expira quelques heures après.

Huit intrépides zouaves: Gros de Perrodil, Segaux, Le Camus, Marcel, Henri Cané, Dhondt, Trévaux du Fravel, et Maurice du Bourg, retranchés dans la prairie de *Crocette*, où sont 22 blessés, soutiennent pendant une heure, de la fenêtre d’une cabane, le feu terrible de plus de 1,000 Piémontais. Ils s’obstinent à vouloir sauver leurs vingt-deux camarades. Dans la cour brûlaient deux meules de paille et des amas de bois, et d’un moment à l’autre l’incendie pouvait gagner leur dernier refuge. N’importe: chaque zouave fait feu de la fenêtre à son tour, et chaque coup abat un ennemi. Trois de leurs officiers sont blessés et étendus sur le pavé de la cabane: de Percevaux, de Moncuit et le sergent de Saint-Sernin. Ceux qui ont encore un reste de forces, chargent les carabines et les passent aux plus vigoureux.

On n’a plus de cartouches.—Des cartouches! qui a des cartouches!.....—A ce cri désespéré, les blessés vident leurs gibernes par terre. Charles de La Vieville, moins gravement atteint que ses amis, chargeait encore les armes et les remettaient aux huit défenseurs de la cabane. Le canon des carabines était brûlant et il fallait en diriger l’extrémité avec prudence, de peur d’explosion. Les cadavres ennemis gisaient par monceaux autour de ce fragile rempart, et les zouaves tiraient toujours. La lutte avait transfiguré ces mâles visages: la sueur, la fumée de la poudre, leurs yeux enflammés et leur bouche haletante, les rendaient horribles à voir. Une grêle de balles piémontaises avait ébré, démoli, pulvérisé les murs, et, selon l’expression pittoresque de Tresvaux, la cabane semblait une *écu-moire*. Deux boulets emportent la moitié du toit, un autre tombe à l’intérieur, enfonce le plafond et le pavé avec un fracas d’enfer et soulève un nuage de poussière.

Les briques volent en éclats, les fentes des murailles donnent passage aux flammes du dehors et la cabane s’emplit de fumée. Les Piémontais, désespérant d’emporter ce dernier réduit de l’ennemi, y mettent le feu par derrière, et le rez-de-chaussée est embrasé en un clin-d’œil. “Rendez-vous!” crie un des leurs. “Non! non!” répond Perrodil. “Plutôt mille morts;” ajoutent Camus et Tresvaux. L’incendie redouble de fureur, on entend les poutres qui pétillent et les blessés qui poussent des cris déchirants..... Alors seulement le courage des héroïques défenseurs cède à la pitié. Ils attachent un lambeau d’étoffe blanche au canon d’un fusil et le feu cesse des deux côtés; les huit zouaves soulèvent dans leurs bras les blessés les plus malades, et,

à travers des tourbillons de flammes et de fumée, les descendent par l’escalier du dehors et les mettent tous hors des atteintes de l’incendie. Puis ils jettent les regards sur le champ de bataille et voient la petite armée du Pape détruite et le reste en déroute.—“L’honneur est sauvé, s’écrient-ils; bienheureux les morts, car ils sont déjà au ciel.”

Ainsi, plus de mille Piémontais ne purent déloger de leur fragile retraite huit zouaves qui soutinrent plus d’une heure leur feu d’enfer et ne se rendirent ni devant les baïonnettes ni devant les balles, mais devant l’incendie! On a dit que les troupes sardes comptaient environ cinquante mille hommes, et les pontificales six mille: dix contre un! Mais les rapports du général Lamoricière attestent que deux mille cinq cents seulement donnèrent à Castelfidardo, et cette poignée de braves soutint, des heures entières, un choc si formidable, surexcitée par sa foi et sa confiance en Marie!

La Santa Casa de Lorette couronne la colline située en face de Castelfidardo. Les zouaves, un peu avant la bataille, s’étaient agenouillés sur le pavé de cette maison sacrée, d’où sortit la rédemption du monde, y avaient reçu le pardon de leurs fautes et goûté les délices de la communion. La vue de Marie avait centuplé leur courage, et, pendant la bataille, c’est encore vers Marie qu’ils tournaient les regards. Ils aspiraient à elle, espéraient en elle, combattaient pour elle, tombaient et mouraient son nom sacré sur les lèvres et dans le cœur. Ces anges, qui couvrent de leurs ailes la maison de la Vierge, et y furent envoyés par Dieu pour adorer les premiers le Verbe incarné, Marie les envoya aussi verser un baume sur les blessures de ses soldats, essuyer la sueur glacée des agonisants et ouvrir à ces âmes généreuses les portes du ciel.

Oldéric ou le Zouave Pontifical.

CORRESPONDANCE.

Québec, le 23 Janvier 1862.

Me voilà dans une jolie position! Faire une chronique musicale à Québec? Chroniquer qui? chroniquer quoi.... Hélas! que j’envie le sort de maître *Cacilius* qui lui, au moins, peut trouver matière à critique; car, bien qu’en dise Boileau, la critique est fort *malaisée* quand on n’a rien à critiquer. Je dirai donc la vérité: Nous n’avons pas en un seul concert à Québec cet hiver:—je me trompe, il y en a eu un, oui un! unique!! où nous avons eu le plaisir d’entendre le Docteur Guilmette.—Voilà tout! et ma critique étant fini, je tire ma révérence aux lecteurs de l’*Echo*.

Cependant, (les censeurs ont toujours une corde à leur arc) pourquoi cette détresse musicale? Nous ne manquons pas d’Artistes à Québec. Monsieur et Madame Dessane, Monsieur C. Lavigueur, MM. Danis Paul, Ernest Gagnon, H. Carter et *tutti quanti*: voilà bien des éléments pour donner de beaux concerts. M. Dessane en a donné un beau l’hiver dernier: on en a beaucoup parlé dans le temps. Je n’en dirai rien ici, si ce n’est que pour le concert, M. Dessane (je tiens ceci de bonne part) avait été obligé de déboursier préa-

lablement quatre-vingt seize louis!—La recette dépassa un peu cent louis.—Il avait travaillé pendant trois mois! C'est pour vous dire, lecteurs, comment les choses sont organisées à Québec. La salle de musique est trop grande et trop chère.

Il est beau de se dévouer au progrès de l'art; mais tout le monde devrait y contribuer, et les citoyens d'abord, en bâtissant une salle de Concert proportionnée à la ville, qui se louerait à un prix raisonnable, et qui serait organisée convenablement à l'intérieur. Vous pourrez chercher ailleurs la raison de l'apathie apparente de Québec pour la musique: je crois qu'elle est là toute entière.

Voulez-vous une preuve de la capacité des artistes de Québec? Jetez les yeux sur les compositions de M. Dessane et dans un genre différent sur celles de Monsieur E. Gagnon, jeune compositeur encore peu expérimenté, mais plein d'avenir. M. Gagnon a composé un quadrille intitulé: "*Le Carnaval de Québec.*" Ce quadrille est très-dansant, et partant, bien fait.

M. Dessane qui n'en est pas à ses débuts comme compositeur, a produit dernièrement un Noël, appelé, croyons-nous, à devenir très populaire, car il est très-joli. Le chœur qui a été chanté à la cathédrale, le jour de Noël dernier, a été hautement apprécié. Le caractère de ce morceau est si religieux et si bien adapté au lieu et à la circonstance! S'il vous tombe sous la main, lecteur ou lectrice, vous m'en direz des nouvelles.

Une autre production de M. Dessane est la "*Mère Canadienne*," chant patriotique, dédié aux milices canadiennes. Les paroles sont de M. Emm. Blain: la musique est une fort belle marche, et qui *prendra*, je l'espère. (1)

Pour le coup, j'ai fini..... Non! j'oubliais de vous dire que Monsieur H. Carter, ex-organiste de la cathédrale Anglaise, est sur le point de faire exécuter la douzième messe de Mozart, en latin, chose remarquable peut-être pour quelques personnes. Nous en reparlerons, je l'espère; en attendant, au revoir!

PATIENTIA.

MUSIQUE ET MUSICIENS.

I.

Qu'est-ce qu'un musicien?

Croirait-on qu'il existe au dix-neuvième siècle des

(1) La modestie empêche notre correspondant de parler davantage de *La Mère Canadienne*: nous transcrivons ici ce qu'en dit le *Canadien de Québec*:

"*La Mère Canadienne* est le titre d'un nouveau cadeau musical que M. Dessane vient de faire à notre public. Les paroles sont une fort jolie chanson patriotique de circonstance due à la muse de M. Emm. Blain. Inutile de dire que paroles et musique vont se faire entendre dans tous nos salons ainsi que *l'Enfant Dieu* dont nous signalions l'apparition il y a quelques jours."

natures assez naïves pour se demander:—*Qu'est-ce qu'un musicien?*—De cette interrogation découle deux causes, deux acceptions se traduisant par ces deux mots—ignorance ou mépris.—

Il n'est pas donné à tout le monde d'aimer la musique ni d'en faire. Mais le monde sait que la première de toutes les conditions dans la vie sociale est de témoigner à son prochain cette politesse, ces prévenances, ces attentions auxquelles nous sommes tous sensibles pour peu que nous sachions vivre.

Or,—qu'est-ce qu'un musicien?—Est-ce un être animé ou une chose inanimée?—Ça pense-t-il, un musicien?—Ça a-t-il un cœur, un musicien?—Ça a-t-il une âme, un musicien?—

Telles sont aussi les réflexions que se font certaines personnes qui affichent un certain mépris à l'égard du musicien, en particulier, et des professeurs, en général.

Notre débat dans la collaboration de *l'Echo* nous donne occasion de faire connaître, d'une manière catégorique, comment est considéré le musicien en tout pays, et comment on le considère en Canada.

C'est une étude intéressante que celle de la considération dont jouit aujourd'hui telle ou telle profession. Il est vraiment curieux de reconnaître chez les peuples cet instinct qui les porte à attacher une grande considération à certain métier ou profession. Nous dirons *métier* ou *profession*, car le vulgaire confond souvent ces deux mots. Pour lui, un professeur exerce un métier ou une profession. Or, un musicien n'exerce point un *métier*, mais bien un art, une profession artistique.

—Mais qu'est-ce qu'un musicien aujourd'hui?—Ami lecteur, le musicien est un *bipède* qui pense comme un homme, qui agit comme un homme, qui aime, qui sent, qui affectionne comme un homme. Chez le musicien, vous trouvez les qualités et les défauts de l'homme!

Le musicien se présente sous deux jours différents. Il est artiste dans le monde; là, nous lui reprochons la jalousie, l'envie, l'orgueil, l'égoïsme. Rentré dans la vie privée, le musicien s'humanise, son cœur s'épanche avec facilité sur ceux qu'il chérit; il se complait dans l'extase constante des succès qu'il a obtenus. Son confident est son ami, rarement sa compagne.

Le musicien est *susceptible* et *sensible*. Les compliments, les éloges qui lui sont offerts gratuitement par les gens du monde sont autant d'injures qu'on lui lance à la face. En voici un exemple.

La baronne de B. aimait passionnément la musique: ses goûts s'étendaient jusque sur les musiciens: De fréquentes réunions musicales avaient lieu chez elle et elle y réunissait des artistes distingués, des poètes en renom et des hommes (en politique) fort célèbres. Un essaim de jeunes filles d'une rare beauté se dessinait admirablement sur la tenture brun—velouté—et dorée d'un salon richement meublé dans le style renaissance.

Jeune et belle, la baronne se distinguait entre toutes les femmes par la distinction de ses manières, par un esprit fin et délicat et par un oubli complet de ses grâces. Son mari, gros rustre, gros ventru de quarante et quelques années appartenait cependant à une grande famille et possédait une immense fortune; elle-même avait apporté en mariage la jolie dot de cinq-cents mille francs. Le baron de B. aimait sa femme à sa manière et celle-ci l'adorait. De fashionnables prétendants s'étaient présentés en foule pour obtenir sa main. Fortune, galanterie, esprit, rien n'avait pu la décider à prendre un époux parmi cette foule d'écervelés. Elle leur préféra le baron, nature rocailleuse mais bonne au fond. Le monde ne manqua pas de penser et même de dire qu'elle prenait cet homme pour le tromper, pour abuser de sa fortune, enfin pour cacher des intentions de coquetteries. Elle ne fit rien de tous ces propos, si ce n'est qu'elle s'appliqua à confondre la calomnie en ne quittant jamais son mari, qui avait cette qualité, il faut le reconnaître, celle de n'être pas jaloux. Bien évidemment, c'était la plus grande victoire que la jeune baronne pût remporter sur la société médisante, que de lui faire avouer que le baron n'était pas jaloux, c'était déclarer hautement que la jeune et belle femme n'y donnait pas prétexte.

Toute entière absorbée, non pas par les devoirs de famille, la nature la lui ayant refusée, mais seulement par les actes de charité qu'elle faisait à l'insu de son mari et par le dessin et la musique qu'elle cultivait également bien, les soulagements qu'elle offrait aux pauvres ne purent rester ignorés longtemps de la part du baron, car lui aussi était charitable, et le hasard les fit rencontrer tous deux dans la même mansarde, secourant la même famille. "Que la charité est une belle chose, se disaient-ils, à part soi, sans aucun doute! mais ils n'osèrent hautement exprimer cette pensée! Et qu'elle était cette famille? Nous le verrons plus tard.

Par une belle soirée d'hiver, la cour de l'hôtel du baron était encombrée de voitures qui amenaient l'aristocratie de Vienne (Autriche) pour assister à un concert que la baronne avait organisé et dans lequel de grands artistes devaient se faire entendre. Tout l'intérêt de la réunion se jetait sur un pianiste français qui débuta, il n'y a pas loin d'une vingtaine d'années. Sa réputation était déjà grande et les applaudissements qu'il reçut dans ce cercle égalèrent la renommée qu'il avait acquise en exécutant ses plus belles compositions dans les différentes capitales de l'Europe.

Lorsque ce grand pianiste quitta l'instrument, une espèce d'amateur s'élança à sa rencontre et lui tint à peu près ce langage :

— Monsieur vous avez un magnifique talent! C'est admirable! C'est phénoménal! Je n'ai jamais entendu

jouer du piano de cette manière. Oh! monsieur, vous avez un magnifique talent!

— Monsieur, lui répondit brusquement le pianiste, si mon talent est une chose nouvelle pour vous, vos compliments ne sont rien de nouveau pour moi.

Notre espèce d'amateur rangea ses compliments et disparut au plus vite.

Nous sommes très certain que ce pianiste ne fit pas la même réponse aux princes et aux rois qui le complimentèrent.

Le fameux Lablache, cette voix de basse, forte comme un tonnerre, recevait assez mal l'explosion des vives impressions que ressentait une personne en l'écoutant, mais son langage changeait devant un souverain; nous en avons la preuve par la spirituelle réponse qu'il fit à notre gracieuse reine d'Angleterre.

Lablache passait la saison d'été à Londres, il y a peu d'années; engagé au théâtre des Italiens, il y attirait à chaque représentation toute l'aristocratie anglaise; la reine même se présentait souvent dans sa loge. On sait que le défunt prince époux était l'ami des arts, et à ce titre, il réunissait fréquemment les grands artistes dans de petites soirées intimes auxquelles la reine ne manquait jamais d'assister. C'est ainsi qu'à une de ces réunions, elle s'adressa au grand chanteur :

— Monsieur Lablache, je vous ai souvent entendu chanter et j'admire toujours votre immense talent.—

Lablache dût s'incliner très-respectueusement et aussi gracieusement que pût le lui permettre sa curieuse corpulence répondant à un poids de 375 livres, sans aucune plaisanterie,—car telles étaient les proportions de sa personne, qu'il brisa plus d'une fois le marche-pied d'une voiture, et qu'il payait toujours deux places dans un omnibus afin de ne pas écraser ses voisins.

— De plus Monsieur, ajouta la reine, je ne puis mieux vous témoigner ma satisfaction qu'en vous offrant ce souvenir.

Seconde inclination du grand chanteur; cette fois il fallait répondre à la reine qui continua :

— Je n'ignore pas que vous devez avoir déjà une grande quantité de tabatières; du moins, celle-là a-t-elle mon portrait.

— Madame, lui répondit Lablache, je conserverai ce précieux souvenir pour les années *bissectiles*.

Mais que faisaient le baron et la baronne de B.? Quel était le genre de misère qu'ils secouraient en ce moment?

C'était un musicien et sa famille.

La belle baronne n'avait jamais oublié les leçons qu'elle avait reçues de son professeur; celui-ci la visitait de temps à autre, et la bonne élève aimait à cultiver la connaissance de sa femme.

Une grave maladie mettait les jours de ce père de famille dans le plus grand danger, lorsque l'élève ap-

prit que l'interruption de son travail l'avait jeté dans la gêne la plus profonde. C'est alors qu'elle veilla au salut de cette famille. Le baron par affection pour son épouse, car il aimait et respectait sa femme, avait entendu parler de ce maître, et il voulait s'assurer par lui-même du degré d'intérêt qu'il méritait.

Le musicien dira que la critique est un mal nécessaire ; il l'approuvera d'autant plus si elle ne l'atteint pas. Mais, du moment que la critique le censure, l'analyse des pieds à la tête et de la tête aux pieds, le musicien se pince les lèvres, se mord les ongles, tempête contre l'insolent qui a osé attaquer ses talents, etc., etc.

A côté de ces défauts se trouve la sensibilité, la charité, la compassion pour un confrère malheureux. Le musicien a donné plus d'une fois des preuves de ce genre.

Vers l'été de 1835, un des meilleurs chanteurs de Paris, Elleviou, *tenor* ravissant et sympathique, se promenait bras dessus, bras dessous avec son intime ami Martin, autre délicieux *tenor*. Ils vivaient comme deux frères, et comme ils chantaient souvent dans les mêmes Opéras, il se plaisaient à échanger leur rôle : le public ne s'en apercevait pas ! Même affection l'un pour l'autre, même talent.

Chemin faisant, ils s'approchèrent d'un groupe assez considérable qui entourait un pauvre aveugle. Le violon placé sous ses doigts attira l'attention d'Elleviou ; les deux amis s'arrêtèrent et s'intretinrent quelques instants sur les maux de la société. L'aveugle se reposa et semblait attendre quelque pièce de monnaie en échange de la musique qu'il avait donnée aux flâneurs. Elleviou fend le cercle, s'empare du violon et se met en demeure de chanter. Tout Paris connaissait Elleviou, et le cercle se serra avec promptitude pour l'entendre. Après une ritournelle de quelques mesures, il commença le grand air : — " *O Richard, ô mon roi !* " Cette magnifique entrée attira la foule à tel point qu'on pût croire un moment à un commencement d'émeute. Sitôt que le célèbre chanteur eût terminé, il ôta son chapeau et fit la tournée en ramassant force pièces d'argent ; il doubla même la tournée afin d'être sûr de n'avoir oublié personne, tournée qui fut presque aussi fructueuse que la première, et, avec une admirable modestie remit la quête au pauvre aveugle qui, tout stupéfait d'être l'auteur de tant de trouble, de tant de compassion, ne sût comment remercier son bienfaiteur. — Elleviou et Martin continuèrent leur promenade.

Doit-on demander aujourd'hui : — qu'est-ce qu'un musicien ?

Le musicien, dans toute l'acception du mot est un homme instruit dans son art, et quelque fois aussi en dehors de son art. Nous en donnerons prochainement des exemples, et nous continuerons notre pensée en prenant pour tâche de relever le professorat musical qui,

en ce moment, ne jouit pas de la considération qu'il mérite. Cela tient, il est vrai, à plusieurs causes ; nous les passerons en revue.

DÉRIX.

ESQUISSES MORALES.

DE L'INDISCRÉTION.

Madame de Maintenon ayant demandé aux demoiselles de la classe jaune, à Saint-Cyr, sur quoi elles désiraient qu'on leur fit l'instruction, mademoiselle de Chardan proposa l'indiscrétion ; madame de Maintenon la renvoya à la *Conversation* qu'elle avait faite sur cette matière. On lut cette conversation, et les demoiselles ayant fait des questions sur ce qu'elles n'entendaient pas, donnèrent ainsi lieu aux conseils suivants :

" *Rompre en visière*, dit madame de Maintenon, c'est dire des choses désobligeantes en face, comme de reprocher directement à une personne les défauts de l'esprit ou du corps, quelques malheurs arrivés dans sa famille, et choses semblables."

Les demoiselles demandèrent alors quelques exemples sur l'indiscrétion :

" C'en est une, répondit madame de Maintenon, de parler d'un défaut devant une personne qui l'a, de relever les avantages d'une belle taille en présence d'un bossu, de parler des désagréments d'une personne qui a quelque autre difformité, devant quelqu'un qui serait borgne ou qui boîterait, ou qui aurait la bouche de travers et pareille chose ; dire qu'on serait bien fâché d'avoir des parents qui fussent morts sur un échafaud devant une personne qui a un semblable malheur dans sa famille ; vanter la noblesse devant des personnes qui ne sont pas nobles et qui tiennent cependant un certain rang par leur fortune.

" — Une personne indiscrette fait tout mal à propos ; elle entre à contre-temps, elle sort de même : entrer mal à propos, c'est rendre visite à une personne quand elle est en affaire ou qu'elle est avec une autre qui lui est assez intime pour être bien aise de se trouver seule avec elle ; on sort à contre-temps quand, après avoir fait cette indiscrétion, on fait sentir à la personne qu'elle serait bien aise de se trouver seule avec son amie, et qu'on sort sur-le-champ ; c'est l'embarrasser et l'obliger à se défendre, car il n'y a personne qui ose convenir tout franchement qu'on est de trop dans la conversation. Quand on a tant fait que de faire une visite mal à propos, il faut faire comme si on ne s'apercevait pas de l'embarras que l'on cause, rendre sa visite très-courte, et chercher un prétexte pour en sortir honnêtement et le plus tôt qu'on peut, sans faire sentir que c'est parce qu'on s'aperçoit qu'on interrompt la conversation commencée, à moins que la personne que l'on va voir ne soit en affaire, car

alors il serait de la prudence de ne pas passer outre et de remettre sa visite à un autre jour.

“ Une personne indiscreète n’entend point ce qu’on veut qu’elle sache, et elle écoute ce qu’on ne veut pas qu’elle entende ; dans le premier cas, au lieu d’écouter ceux qui parlent et d’entrer dans le sujet de la conversation, elle l’interrompt pour dire ce qui lui vient dans l’esprit ; elle écoute ce qu’on ne veut pas qu’elle entende dans une conversation dont elle ne devrait pas être, au lieu de se retirer prudemment quand elle voit des personnes qui parlent bas. Rien ne rend si indiscreète que de n’être occupée que de soi ; c’est ce qui fait qu’on ennuie ; on rapporte tout à soi, on ne parle que de soi, de ses maux, de ses affaires, rien ne rend si désagréable dans la société. Je connais une jeune personne de la cour qui est haïe de tout le monde sans être mauvaise, mais seulement parce qu’elle n’est occupée que d’elle-même et veut toujours en parler. On m’en faisait des plaintes un de ces jours ; on prétendait qu’elle nuisait aux autres par les rapports qu’elle m’en faisait. Je répondis : — “ Comment me dirait-elle ce que font les autres, elle qui ne parle que d’elle-même. ” On convint avec moi que c’était là, en effet, son tort et ce qui la faisait haïr. Je ne sache pas d’ailleurs qu’elle ait jamais fait ni dit du mal de personne.

“ Pour éviter les indiscretions, il faut, comme je vous le disais tout-à-l’heure, être occupée des autres plus que de soi, penser avant que de parler si ce qu’on va dire ne fera de peine à personne et n’aura pas de mauvaises suites. — N’est-ce pas une indiscretion, demanda mademoiselle de Chabot, de révéler un secret ? — Cela passe l’indiscretion, répondit madame de Maintenon ; c’est une perfidie qui est bien opposée à la probité dont nous avons parlé. C’est une infamie dont une personne d’honneur n’est pas capable. Lequel aimeriez-vous mieux, ajouta-t-elle en s’adressant à mademoiselle de Vaudeuil, de dire indiscreètement votre secret à quelqu’un, ou de déclarer celui qu’un autre vous aurait confié ? — J’aimerais mieux, dit la demoiselle, dire celui d’un autre. — Ce sentiment est plus naturel que généreux, car révéler un secret qu’on vous a confié est une bassesse, une trahison, une infamie ; et si vous dites le vôtre, ce n’est qu’une imprudence qui ne porte d’ordinaire tort à personne ; votre secret est à vous, vous êtes maîtresse de le dire à qui il vous plaît ; si vous le placez mal, tant pis pour vous : c’est une indiscretion ; mais le secret qu’on a vous a confié, c’est un dépôt qui doit être sacré et dont vous ne pouvez disposer ; c’est pourquoi toutes les règles du christianisme et de l’honneur vous imposent la nécessité de ne le pas violer ; mais il est de la prudence de ne vous pas vous engager au secret avant de savoir si vous pouvez, en conscience, ne pas déclarer ce qu’on veut vous donner sous le secret.

“ Voici un petit détail des plus communes indis-

cretions qu’il faut tâcher d’éviter avec soin, si l’on ne veut pas être désagréable en société :

“ Choisir la place la plus commode ; prendre ce qu’il y a de meilleur sur la table ; interrompre ceux qui parlent ; parler trop haut ; montrer par quelque air du visage que ce que l’on dit vous fâche ou vous ennuie, et qu’on le trouve trop long ; parler de soi, de ses sentiments, de ses aventures, de sa naissance, de sa famille, de ses répugnances, de ses inclinations, de sa santé, de ses maladies ; non point que l’on ne puisse faire quelquefois quelques-unes de ses choses-là, mais il faut que ce soit rare ; dire dans ce qu’on raconte des circonstances inutiles ; allonger ce que l’on dit au lieu de le raccourcir ; ne pas montrer d’attention à ce que l’on nous dit ; parler bas à l’oreille devant quelqu’un à qui l’on doit du respect ; parler ou faire du bruit à un spectacle, en cérémonie ; parler de quelque défaut devant ceux qui l’ont ; parler pour parler, sans qu’il y ait de l’utilité ou du plaisir pour les autres ; rire immodérément ; se mettre devant le jour de quelqu’un qui travaille ou qui fait quelque autre chose ; s’approcher trop près de quelqu’un qu’on respecte ; ne pas écouter une lecture où l’on se trouve ; ne pas attendre la fin d’une lecture qui nous ennuie ; se trop presser de dire ce qu’on vient d’apprendre ; montrer que l’on savait ce que quelqu’un raconte ; se servir de ce qui est aux autres ; montrer qu’on voit et qu’on entend ce qu’on veut nous cacher ; écouter quelqu’un qui parle bas ; dépenser librement ce qui n’est point à nous ; faire des questions inutiles ; montrer qu’on sait un secret ; quand quelque chose devient public, laisser voir qu’on le savait ; montrer que l’on devine ce que l’on ne veut pas dire ; s’avancer trop ; ne pas craindre de faire attendre ; ou d’incommoder les autres ; emprunter trop facilement ; garder trop long-temps ce qu’on emprunte ; lire les lettres que l’on trouve ; ne pas ménager ses domestiques sur leur travail, sur leurs pas, sur leur repos ; présumer de ses forces et pour le corps et pour l’esprit ; parler de sa conscience à ceux qui n’en sont pas chargés ; parler trop de ses confesseurs ; vouloir que les autres pensent et agissent comme nous ; répondre trop facilement des autres ; porter un jugement trop prompt sur des personnes, sur des choses ; agir et parler sans réflexion ; assurer ce qu’on n’a pas vu ; demander à une personne quel âge elle a ; regarder par-dessus l’épaule ce qu’elle écrit ou ce qu’elle lit ; rire de ce qu’on n’entend point. ”

Cet article, emprunté aux Entretiens de madame de Maintenon, avec les demoiselles de Saint-Cyr, nous a paru répondre au vœu d’un grand nombre de nos lectrices, qui désirent trouver dans l’*Echo* quelques conseils sur les usages et sur les défauts que les jeunes filles ont habituellement à combattre. Puissent nos jeunes lectrices en faire bon profit et apprendre à se garder de l’*indiscretion* qui, au point de vue où madame de Main-

tenon la considère, n'est autre chose que l'oubli de toutes les règles de la politesse et du bon ton. Puissent-elles surtout sentir dans leur cœur le désir de marcher sur les traces des filles de Saint-Cyr, de ces nobles et pieuses femmes dont madame de Maintenon, aidée par la munificence royale, avait doté la société, type aussi parfait que possible de la femme chrétienne et de la femme comme il faut !

FEUILLETON :

CECILE.

(SUITE ET FIN.)

Conduits par la gouvernante de ma sœur, nous revînions, Rosalie et moi, de la place Duguesclin, où nous avions pris part à une soirée d'enfants, lorsqu'en montant au salon, où nous attendait notre mère, la servante qui nous précédait, une lanterne à la main, s'arrêta brusquement, fit un pas en arrière et poussa une exclamation de surprise. Je n'oublierai jamais le spectacle qui s'offrit à nous, et qui contrastait si douloureusement avec les scènes animées de la salle de bal. Elle était là, couchée sur les marches, la pauvre créature, ses beaux cheveux blonds en désordre, une de ses mains soutenant sa tête, l'autre bras passé autour de la cage dans laquelle son oiseau dormait aussi. Son teint était pâle, ses traits fatigués, et, sur son front, qu'un douzième printemps n'avait pas caressé encore, on lisait tous les soucis d'une longue existence.

Ma sœur la souleva dans ses bras, et la réveilla en l'embrassant.

— Cécile ! ma chérie ! ma bien-aimée Cécile ! d'où viens-tu ? comment est-tu là ?

— Mon Dieu, répondit la dormeuse étourdie par les questions et les caresses de la bonne Rosalie ; j'avais froid, je rêvais à maman, et je ne crois pas avoir fait de mal.

Nous l'entraînâmes au salon, et notre mère ne fut pas moins étonnée de voir sa fille lui amener Cécile, moi lui rapporter Perle, que nous l'avions été tout à l'heure en trouvant l'oiseau et sa maîtresse endormis sur l'escalier. On s'expliqua, cependant, et l'orpheline nous raconta son histoire avec une simplicité si émue et si touchante, que nous pleurions tous en l'écoutant.

— Maman, maman, gardons-la, disait Rosalie ; et je répétais comme elle : — Chère maman, gardons Cécile !

— Nous la garderons toujours cette nuit, répondit notre mère, et nous verrons demain ce que nous aurons à faire de mieux. En attendant, nous avons tous besoin de repos : allez, mes enfants, et vous, Cécile, je vais vous montrer votre chambre.

Malgré ce qu'avait dit ma mère de notre besoin de sommeil, je passai la nuit entière sans fermer les yeux. Les souvenirs d'Anne Radcliffe et de madame Cottin ne me donnaient plus d'insomnies, mais au lieu du petit roman qui m'avait précédemment occupé, la vie réelle venait de m'apparaître, pour la première fois, dans ce qu'elle a de plus navrant et de plus incompréhensible. Quel mystère, en effet, que la diversité des lots accordés à chacun de nous, surtout en ce qui concerne la facilité de pratiquer le bien et d'éviter le mal ! D'un côté, ma sœur tendrement chérie par une pieuse mère, sauvegardée par les précautions les plus minutieuses ; de l'autre, son amie n'ayant pour la diriger qu'une femme de théâtre qui, sans examen, lui faisait achever son éducation en copiant des drames, des vaudevilles, et, par de mauvais traitements, l'obligeait à chercher un refuge, la nuit, sur les marches d'un escalier. Si toutes les réflexions que m'a souvent suggérées depuis un contraste aussi douloureux ne se présentèrent pas alors à mon esprit, il y avait entre Rosalie et Cécile, d'autres oppositions de fortune plus à la portée de mon âge, et qui suffisaient pour m'impressionner vivement.

Le lendemain matin, nous nous retrouvâmes au déjeuner, et, à l'air préoccupé de notre mère, au soin qu'elle prit d'é luder nos questions, nous vîmes bien, ma sœur et moi, qu'elle ne s'était arrêtée encore à aucun parti.

Elle semblait aussi craindre pour nous la compagnie de l'orpheline, et lorsque nous proposâmes à cette dernière une promenade au jardin, sur un signe que je fus seul à remarquer, la gouvernante de Rosalie mit son chapeau, et suivit nos pas sans nous perdre de vue une seule minute. Perle n'avait pas été oublié, il dansa la Catharinette ; il chanta des couplets du *Dîner de Madelon* ; mais la contrainte était au milieu de nous, et le rire avait disparu.

Nous rentrâmes au salon, tristes, embarrassés, et si gênés ensemble que, pour ma part, j'éprouvai un mouvement de plaisir en entendant le bruit de la sonnette qui semblait nous annoncer une visite. Cécile, au contraire, avait pâli, et je vis que ses mains tremblaient lorsqu'un domestique ouvrit la porte. Hélas ! une robe écossaise verte et rouge, un châle bleu, un chapeau rose, se montraient déjà sur le palier ! Nul doute ! c'était madame Simonnin.

Ma mère se préparait à lui adresser de justes reproches sur sa conduite envers la jeune fille, quand la figurante l'arrêta dès les premiers mots, avec un geste et un accent qui devaient abrégé beaucoup l'entretien. Cette femme ne parlaient de rien moins que de poursuites judiciaires pour détournement de mineure.

— Apprenez, dit-elle encore, en jetant sur la table à ouvrage une lettre de M. Arnaud, dans laquelle celui-ci écrivait aux époux Simonnin son autorité sur sa fille ; apprenez, madame, que nous avons sacrifié nos écono-

mies pour nourrir et vêtir cette ingrâte, et que vous commettriez une mauvaise action en cherchant à me l'enlever au moment où il va lui devenir facile de faire à son tour quelque chose pour moi. Nous quittons Dinan, madame; je suis engagée pour le Havre, et notre directeur, qui connaît la belle voix de Cécile, et qui augure bien de son jeu, se propose de lui conférer les rôles de Jenny et de Céline dans *la Petite Sour* et *le Mariage enfantin*.

— Eh quoi! vous voulez donc en faire une comédienne! s'écria ma mère d'un air terrifié."

Cet air et l'exclamation qui l'accompagnait ne pouvaient manquer d'exaspérer madame Simonnin. Elle reprit la lettre de M. Arnaud, saisit d'une main la cage du perroquet, et de l'autre entraîna Cécile. L'enfant se laissa emmener sans proférer une plainte. Nous la vîmes traverser la cour la tête basse, et dans un muet désespoir.

— "J'écrirai aujourd'hui même à M. Arnaud," dit ma mère; et elle écrivit en effet. Peut-être aurait-on pu faire quelque chose de mieux, comme un meilleur accueil à la veuve du comédien et un petit sacrifice d'argent pour obtenir d'elle la cession de ses droits sur l'orpheline. Ma mère n'y songea point: sa santé, d'ailleurs, était déplorable; et lorsque les jours et les mois s'écoulaient de fièvre en fièvre, de langueur en langueur, il est bien difficile que l'âme ne se ressente pas un peu de la souffrance du corps.

Si j'écrivais jamais des mémoires, ici commencerait une longue série de chapitre où le nom de Cécile ne serait pas même prononcé. Je quitte le collège de Beaupréau, j'étudie le droit à Rennes, je deviens avocat, je prends une compagne, et, à chaque nouvelle phase de mon existence, je vois paraître de nouveaux visages, et disparaître, hélas! d'anciennes affections. La plus désintéressée et la plus sainte me manque depuis longtemps, et presque à la même époque j'ai vu s'effacer aussi pour jamais, du moins en ce monde, le dernier sourire de ma sœur. La lettre de ma mère à l'insouciant capitaine est demeurée sans réponse: peut-être est-il mort, lui aussi, ou seulement s'est-il éloigné de Calcutta. Dans les fictions inventées par les poètes et les romanciers, tout s'enchaîne merveilleusement, et l'avenir d'aucun personnage ne reste obscur. Il n'en est pas ainsi dans les mille complications de la vie. — Regardez en vous-même et autour de vous: que de lacunes, d'histoires entremêlées les unes aux autres, et dont le commencement, le milieu où la fin vous seront toujours inconnus!

Je devais pourtant retrouver mademoiselle Arnaud à deux époques différentes. Ce fut, d'abord, moins d'un an après mon mariage, dans une ville du Midi, où son nom, imprimé en lettres capitales sur une affiche de spectacle, attira mon attention. Il s'agissait d'un troisième début en qualité de première Dugazon et de Déja-

jet. Attiré par une curiosité inquiète, je pris un billet, et j'allai m'asseoir dans un des coins les moins éclairés de la salle.

Vous dire toutes les pensées qui traversèrent mon esprit serait impossible. J'espérais découvrir, dès la première scène, des indices certains de la répugnance de l'actrice pour sa profession, et je voulais, le lendemain, m'entendre avec elle pour lui faciliter les moyens de quitter le théâtre et de choisir un état plus conforme à sa modestie et à sa piété. La fortune me favorisait alors, je pouvais être facilement généreux, et, de plus, je connaissais assez bien le cœur de ma femme pour être sûr de sa participation à cette œuvre réparatrice. Avec quelle anxiété j'entendis les trois coups qui annoncèrent le lever du rideau! L'épreuve allait commencer.... un instant encore, et au lieu du bruit qui régnait dans la salle, on n'entendit plus qu'une voix, la voix de Cécile.

Je vis l'ancienne compagne de ma sœur, ou plutôt, non, je vis mademoiselle Arnaud dont le maintien hardi, l'œil éveillé, la lèvre mutine n'étaient que trop bien d'accord avec le rôle de page qu'elle devait remplir. Beaucoup plus à l'aise sur la scène que je ne l'étais à l'audience, elle affrontait joyeusement les regards de la foule, et montrait dans son débit et dans son geste une verve et un entrain qui me désolaient. Pour me servir ici d'une expression de théâtre, *elle brûlait les planches*, et, à chaque instant, la vivacité de sa parole, la pétulance de son jeu provoquaient le rire et les bravos. — Délicieuse! ravissante! criaient à quelques pas de moi trois ou quatre jeunes gens qui se racontaient les uns aux autres des anecdotes concernant la débutante, et de nature à ne me laisser aucune illusion. Le rideau tomba au bruit d'applaudissements frénétiques; et tandis que la salle entière redemandait l'actrice, qui reparut aussitôt, les traits rayonnants d'orgueil et de plaisir, je quittai ma place, et je me retirai brusquement. Le lendemain, je repris la route de Dinan sans avoir essayé une démarche devenue inutile. Il était trop tard!

Trop tard! ces deux mots si amers, Simonnin les avait murmurés au moment de mourir, et moi je me les répétais comme un reproche à ceux qui pouvaient secourir à temps la pauvre orpheline et ne l'avaient pas voulu. Je croyais bien alors, ne jamais me rencontrer avec elle à l'avenir, mais, je vous le disais tout à l'heure, je devais la revoir une dernière fois.

Environ douze ans après cette soirée, je traversais un jour, à Dinan, la rue de l'Horloge en compagnie de ma fille, lorsque l'attention de celle-ci fut excitée par un écriteau placé sur la cage d'un perroquet. La cage était accrochée à la fenêtre d'un rez-de-chaussée occupé par un tourneur, et l'écriteau faisait connaître à chacun que l'oiseau prisonnier était à vendre. Satisfait des progrès de Rosalie à sa pension, je venais justement de l'engager

à se choisir elle-même une récompense, et, séduite par l'annonce qui se présentait devant nous, l'écolière me prenait au mot. Nous approchâmes donc de la fenêtre.

L'ouvrier quitta son ouvrage, et nous fit connaître les conditions de la vente.

— L'oiseau par le bien, dit-il ensuite, et sa maîtresse assure qu'il chantait toutes sortes d'air l'an dernier. Voyons, continua le tourneur qui paraissait prendre un grand intérêt au marché; voyons, Perle, sois bon garçon, et montre un peu ce que tu sais faire.

Le nom de Perle me fit tressaillir; j'avais reconnu notre ancien ami.

— Hélas! hélas! répéta deux fois celui-ci d'une voix gémissante; je suis bien malade, et nous allons nous quitter!

Surpris de ces paroles, j'adressai quelques questions à l'ouvrier. J'appris par lui qu'une femme mourante, et dans le plus affreux déclin, logeait depuis trois mois dans la chambre du troisième, occupée vingt ans auparavant par madame Arnaud. La veille, cette femme s'était informée de l'ancien vicaire de Saint-Sauveur, devenu curé dans une paroisse voisine, et elle l'avait fait chercher parce que, disait-elle, il avait déjà assisté sa mère. Le bon prêtre était venu la voir le matin même, et, saisi de pitié, il avait, en sortant, laissé un peu d'argent à celui qui nous parlait, en l'invitant à faire appeler un médecin.

— La tristesse du perroquet, poursuivit le tourneur, pourrait bien venir des jeûnes forcés qu'il aura subis comme sa maîtresse. Il y a des situations terribles, monsieur, et il est fort à regretter que tant de gens détournent les yeux pour ne pas les voir.

On eût dit que Perle avait compris l'ouvrier.

— Mauvais monde! s'écria-t-il d'un ton de reproche. Puis; il reprit plus bas sa première lamentation: Je suis malade, et nous allons nous quitter.

— Regardez l'oiseau comme vendu, dis-je à mon tour, ou plutôt donnez-le-moi, et soyez persuadé que sa maîtresse ne manquera désormais de rien. Rosalie, continuai-je, prends la cage et monte avec moi chez cette pauvre dame.

J'avais mes intentions en me faisant ainsi accompagner par une enfant; c'était un sûr moyen d'épargner à Cécile les explications les plus navrantes. En montant l'escalier, je fis connaître à Rosalie l'intimité qui avait existé autrefois entre la tante dont elle portait le nom et la personne que nous allions visiter.

Celle-ci, couchée sur un misérable grabat, avait la figure tournée du côté du mur quand nous entrâmes dans sa chambre. Ma fille posa la cage sur l'unique chaise de la chambre, et nous approchâmes du lit avec précaution. Cécile ne dormait point; elle se retourna vers nous, et sans me regarder, m'adressa doucement la parole:

— Vous êtes sans doute le docteur, monsieur? Ce bon prêtre qui vous a fait demander pour moi, me prie de vous écouter, et de suivre docilement vos avis.

— Je ne suis pas médecin, répondis-je d'une voix tremblante; et tandis que je parlais, j'invitais Rosalie d'un signe à se placer devant moi. Voyez cette enfant, mademoiselle Arnaud; ses traits sont les traits de la sœur que j'ai perdue, et qui vous aimait tendrement.

Cécile se souleva péniblement sur son oreiller, et poussa un faible cri: Rosalie! dit-elle; ah! monsieur! depuis le temps que vous me rappelez, combien de malheurs et de fautes!

— Les fautes, répliquai-je, regardent le saint vieillard à qui, ce matin, vous avez ouvert votre cœur; mais quant aux malheurs, oh! nous voulons nous en souvenir, ma femme et moi, pour les consoler de notre mieux. Pour commencer, nous vous ramenons Perle, et vous aurez tout à l'heure une garde-malade bien attentive.

Notre ancienne amie me tendit la main, chercha des yeux la cage, la vit, et fondit en larmes.

— Oh! disait-elle au milieu de ses sanglots, pourquoi maintenant et pas autrefois! Un peu d'appui m'eût sauvée, et personne! personne!

Rosalie pleurait sans comprendre; la malade s'en aperçut, et reprit avec émotion:

— Cette enfant me rappelle votre sœur autant par sa bonté que par sa figure et son âge. Préservée comme elle l'était dans sa famille de tous les dangers que j'ai trouvés sur mes pas, Rosalie a pu regretter de mourir si tôt. C'est moi qui aurais dû finir à douze ans.

La maladie de mademoiselle Arnaud se prolongea plusieurs semaines, pendant lesquelles, tantôt seul, tantôt accompagné de ma femme ou de ma fille, je la visitai tous les jours. Ses dernières épreuves avaient réveillé en elle la loi longtemps endormie, et avec la religion de son enfance étaient revenues une à une ses qualités attachantes, ses premières vertus. Je ne voulus rien connaître des événements de la vie de Cécile, depuis la matinée funeste où madame Simonnin vint la réclamer chez ma mère; j'appris seulement que, bannie du théâtre par de précoces infirmités, elle errait, depuis deux ans, de ville en ville, et que n'espérant plus guérir, elle avait voulu revoir Dinan encore une fois avant de fermer les yeux. Je lui demandai aussi ce qu'était devenu le petit Félix. Elle l'ignorait. Le jeune garçon embarqué comme mousse à bord d'un navire de commerce, avait déserté ce navire à Calcutta pour se mettre à la recherche de son père. Depuis, aucune nouvelle de lui n'était parvenue à sa sœur.

Le dernier jour arriva, et la mourante l'accueillit avec douceur, esprit et reconnaissance. Il était convenu entre nous que j'aurais soin de Perle, et que je ferais porter l'oiseau chez moi dès que sa maîtresse aurait rendu le dernier soupir. Je me tenais debout à côté du

prêtre, au chevet de Cécile, et tandis que le bon vieillard parlait des choses éternelles, je ne pouvais m'empêcher de me laisser distraire par la voix de plus en plus affaiblie qui répétait lentement à l'autre bout de la chambre : " Hélas ! je suis bien malade, et nous allons nous quitter ! " L'heure avançait, avançait toujours..... J'entendis un gémissement... une main froide étreignit la mienne... et c'était la fin !

Je priai longtemps au pied du lit, puis je m'approchai de la garde-malade, et je lui recommandai de m'envoyer Perle dès qu'elle aurait trouvé quelqu'un pour l'emporter. — A quoi bon ? répondit cette femme en montrant la cage. J'y jetai les yeux : l'oiseau était mort. Je sortis de la chambre avec le prêtre.

— " Monsieur, me dit-il avant de nous séparer, apprenez à votre fille à bénir Dieu de la sécurité qu'il donne à son innocence, et répétez-lui qu'elle tromperait l'ordre providentiel si, dans sa position heureuse, elle oubliait ses pauvres sœurs de la rue, jetées sans appui et sans conseils à toutes les misères, à toutes les tentations. Je ne puis penser sans amertume à ces chiffons, à ces bijoux, usés depuis longtemps ou dédaignés au fond d'un érin, et qui, le jour où j'allai quêter pour cette pauvre femme, l'ont emporté chez des personnes se croyant pieuses et charitables, sur le droit d'assurer à l'orpheline le pain, la surveillance et l'honneur. Quelques prières, quelques glanes abandonnées à l'indigence ne sont rien ou ne sont que peu de chose, si l'on accorde tout au caprice de sa vanité, si l'on se refuse au plus léger sacrifice, même lorsqu'il s'agit du salut d'une âme en péril. Il y a de grands coupables devant Dieu qui ne le sont pas suivant le monde. Pour moi, j'ignore qui sera jugé, là-haut, plus sévèrement, ou l'homme tombé, ou celui qui, pouvant prévenir sa chute, ne l'a pas voulu. "

HIPPOLYTE VIOLEAU.

UN PEU DE TOUT.

PROSOPOGRAPHIE DES CONSEILLERS MUNICIPAUX DE LA PAROISSE DE ***

Chronique du Conseil, rapportée par le sténographe salarié de la Corporation.—1ère Séance.—Il est deux heures après-midi. On est assis sur un lieu élevé d'où la vue se porte sur un rayon très-étendu. On voit venir au loin et de toutes parts une foule de gens qui se précipitent vers la salle des délibérations comme vers quelque spectacle extraordinaire. Au milieu de tout ce monde, on aperçoit la tête superbe de plusieurs chevaux fringants qui sillonnent la grande route avec la rapidité de l'éclair et viennent s'arrêter avec fracas devant la porte : ce sont les voitures des conseillers qui arrivent.

Aussitôt un silence solennel règne par toute la salle ; tout le monde est dans une respectueuse attente, puis, après quelques instants, on ne tarde pas à entendre, dans le vestibule, une espèce de jargon nasal qui semble à chacun être un indice certain de l'arrivée du Maire, M. P.

En effet, la porte s'ouvre et le maire entre en faisant, de tous côtés, des saluts très-profonds, puis il se rend à grands pas vers la tribune. Les conseillers le suivent par derrière un à un, et, en voulant imiter les saluts du Maire, se cassent le nez sur les colonnades et les banes qui se rencontrent devant eux. Le dernier qui rentre, M. G., n'est remarquable que par ses deux yeux énormes, et par le bruit sonore de ses larges narines qui font trembler les piliers de l'édifice. C'est, sans doute, de lui qu'il est parlé dans l'Apocalypse, où l'on trouve la description d'un cheval blanc dont les yeux lancent des traits de flamme et dont les naseaux brûlants produisent la sécheresse à dix lieues à la ronde et font la désolation de l'univers.

Le Maire prend le fauteuil. En s'asseyant, il tire de la poche de son habit un énorme paquet de papiers, qu'il dépose sur la table, et dans lequel se trouvent pêle-mêle quelques statuts provinciaux, son contrat de mariage, ses livres de compte, une pipe, un batte-feu, deux ou trois feuilles de tabac, un peu de farine du diable et plusieurs autres articles. Tout le monde se tient en silence ! On entend seulement au dehors le piétinement des chevaux, qui, dans leur fougue impie, achève de renverser la palissade élevée à grandes journées par feu C., de fainéante mémoire. Exaspérés que sont ces chevaux, ils foulent également aux pieds, et le respect qu'ils doivent aux mânes et à la mémoire de ce grand homme, et la soumission due aux conseillers dont ils sont le véhicule.

M. G., l'homme au nez robuste, prenant de là occasion de rompre le silence, s'avance vers la fenêtre et dans un discours plein d'à-propos, qui dure plus d'une heure, il apostrophe son cheval de la manière la plus sévère, pour lui apprendre à ne plus troubler la séance et pour aussi, dit-il, en se retournant vers ses collègues, donner une leçon qui puisse servir aux autres conseillers, M. G., qui a résidé quelques mois dans les États-Unis, crut devoir répéter en anglais ce qu'il venait de dire, puis il termina en citant le passage de l'Odyssée où se trouve la description du cheval de bois inventé par Ulysse.

Après ce discours, le Maire passe au greffier tous les documents sortis de la poche de son habit, en fait faire la lecture et ordonne l'impression des feuilles de tabac qui n'ont pas été imprimées.

Les affaires de routine terminées, il s'éleva une discussion des plus orageuses au sujet des licences. M. G. parlait en anglais et les autres conseillers en français.

M., entre autre choses, reproche à M. S., d'user souvent à son égard d'un langage peu parlementaire, et, sans le complimenter davantage, il lui dit qu'il *u menti !*

M. G. (toujours en anglais) prétend que la question des licences est une question des plus graves : il menace même de résigner son..... commerce, s'il n'obtient l'appui nécessaire pour soutenir cette mesure. Il s'agite violemment et fait beaucoup de bruit... avec ses narines grandement gonflées par la colère.

Durant la discussion, le Maire regarde les conseillers à travers ses lunettes : on l'entend dire tout bas que, s'il gagne cette mesure, c'est autant de quatre piastres qu'il met dans sa poche, clair et net.

M., lui, s'occupe à fumer.

MM. Q. et B. se sont retirés dans un coin de la

salle et discutent entre eux la question de la chasse aux caribous. Plusieurs se plaignent de la présence de ces animaux dans le conseil.

M. H. s'est endormi et ronfle très-fort. De peur qu'il ne prenne part à la discussion, le Maire ordonne qu'on ait soin de prolonger son sommeil; car ce Monsieur, qui ne parle pas bien, parle bien fort, plus fort même qu'il ne ronfle et il est, de plus, contre la mesure discutée actuellement.

M. T. imprime les feuilles de tabac du Maire au moyen de la vapeur..... de sa pipe.

M. C. est muet. Personne n'en est surpris; car il n'est pas de ceux qui pensent beaucoup et parlent peu.

La question des licences étant enfin mise aux voix, elle est emportée par une forte majorité. Ensuite, sur motion de M. G., le conseil s'ajourne d'aujourd'hui en janvier prochain.

Aussitôt, Maire, chevaux, conseillers prennent chacun leur direction au plus vite et, dans un instant, la salle se trouve vide.

GROS JEAN,
Sténographe.

— On écrit de Naples, le 11 décembre, à *l'Union* :

« Vous savez que le 8 décembre est le jour consacré par la liturgie romaine à la fête de l'immaculée-Conception de Marie. Or, il arriva que ce jour-là, l'année passée, pendant que l'on fêtait, dans l'église majeure de Torre del Greco, la *Madone*, par les fonctions d'usage, un certain nombre des partisans du nouvel ordre de choses pénétra dans l'église, sans faire en tête, et jouant l'hymne garibaldien, se porta à l'autel consacré au rite de la Conception: il voulut affubler l'image de la sainte Mère de Dieu de l'écharpe tricolore; après quoi l'on exigea que le curé et les autres desservants se décorassent de la cocarde nationale tout en accomplissant leur ministère.

« L'on dit que le révérend curé, vénérable par ses mœurs et par sa piété, et qui a été récemment condamné avec le curé de Resina, paroisse voisine, à deux mois de prison, s'écria alors: « Mon Dieu! que de malheurs vont tomber sur ce pauvre pays à cause de ces profanations! »

« L'année suivante, le 8 décembre, entre midi et une heure, jour pour jour, heure pour heure, le Vésuve tremble tout à coup; il se crève à la base, presque aux portes de Torre-del-Greco, et ouvre cinq bouches béantes qui vomissent la destruction et la mort sur la terre épouvantée: les tremblements de terre réduisent Torre-del-Greco en monceau de ruines; la lave désole la campagne.

« Aujourd'hui, il n'y a plus dans la campagne voisine un arbre au pied duquel l'on puisse s'asseoir; il n'y a plus, à Torre-del-Greco, *une seule maison* dans laquelle on puisse sûrement s'abriter!

« Hier, en traversant la ville, une pauvre vieille femme, déformée dans la figure, cuivrée de teint, avec les yeux hagards, au geste inspiré et une voix de pythoïsse s'écriait devant tous les passants: « Où allez vous, malheureux? Vous allez voir le fruit de nos péchés? Allez! ils sont bien grands; s'ils ne l'étaient pas croyez-vous que nous en serions là? La miséricorde de Dieu est grande, mais sa justice l'est aussi, car elle est juste; et nos péchés étaient plus grands que sa justice et sa

miséricorde; nous avons fatigué sa miséricorde; mais sa justice ne se fatiguera pas; Dieu est juste! l'Archange va passer avec son épée de feu; laissez passer la justice de Dieu! »

« Notre guide nous disait que cette vieille femme était « signée » et qu'elle était douée « de la seconde vue. » et que ce qu'elle disait était juste et vrai.

« Notre guide, George, tel était son petit nom, nous disait que vraiment, au milieu de tous les malheurs, ceux qui avaient été le plus frappés étaient ceux qui avaient le plus péché; qu'il le savait bien, et que toute la ville en était contrite. »

— Une jeune femme, qui a le malheur d'avoir un mari aveuglément abandonné au jeu, a trouvé dans les habitudes du jour de l'an une manière ingénieuse et touchante de le ramener à la raison.

Ce jeune et brillant gentilhomme, un des plus assidus du cercle de sa ville, s'était fait mettre à sec à Bade, et il espérait se rattraper cet hiver à son club; mais il n'a pu trouver encore une carte favorable; si bien, ou, pour mieux dire, si mal qu'il est en pleine voie de se ruiner.

Profitant de l'approche du 1^{er} janvier, la jeune femme commanda, chez un habile ouvrier, un portefeuille sur lequel elle fit enchâsser le portrait de ses deux enfants entouré d'une légende portant ces mots: « Souvenez-vous de nous. » Mardi, au soir, au moment où le joueur enfonçait convulsivement dans la poche de son gilet quelques billets de banque qui allaient encore sortir de la maison pour n'y plus rentrer, la jeune mère se leva, donna un baiser à ses deux enfants et leur dit en les poussant dans les bras de son mari: « Allons, chers petits, donnez les étrennes à votre père... Voyez donc, il n'a pas seulement un portefeuille pour serrer son argent. »

Les deux enfants tendirent alors au joueur le cadeau préparé par leur mère. Au premier coup d'œil qu'il jeta dessus, le jeune père de famille comprit la leçon. Il pressa sur son cœur ses deux enfants et la prévoyante mère qui leur rendait un père: puis, saisissant le portefeuille, il le remplit de tout l'argent qui lui restait. « Je jure solennellement, s'écria-t-il alors, qu'à partir de ce jour il ne sortira plus rien de ce portefeuille que pour le bien de mes enfants et de ma maison. »

Il est probable qu'il tiendra parole, car il a envoyé sa démission de membre du cercle de***.

— Eh bien! cher, ce mariage avec M^{lle} Chabanou, est-il toujours sur le tapis? disait Émile B... à son ami le vicomte de R...

— Je ne comprends rien à cette belle passion; cependant, elle doit savoir que je ne possède que des propriétés négatives et des dettes positives.

— Que lui importe tout cela, tu es vicomte, et son orgueil ne réclame de toi, qu'une chose!

— Quoi donc?

— Eh parbleu, *un oui*, pour avoir *un nom*. »

M. Dupin disait, après une averse de discours plus insignifiants les uns que les autres:

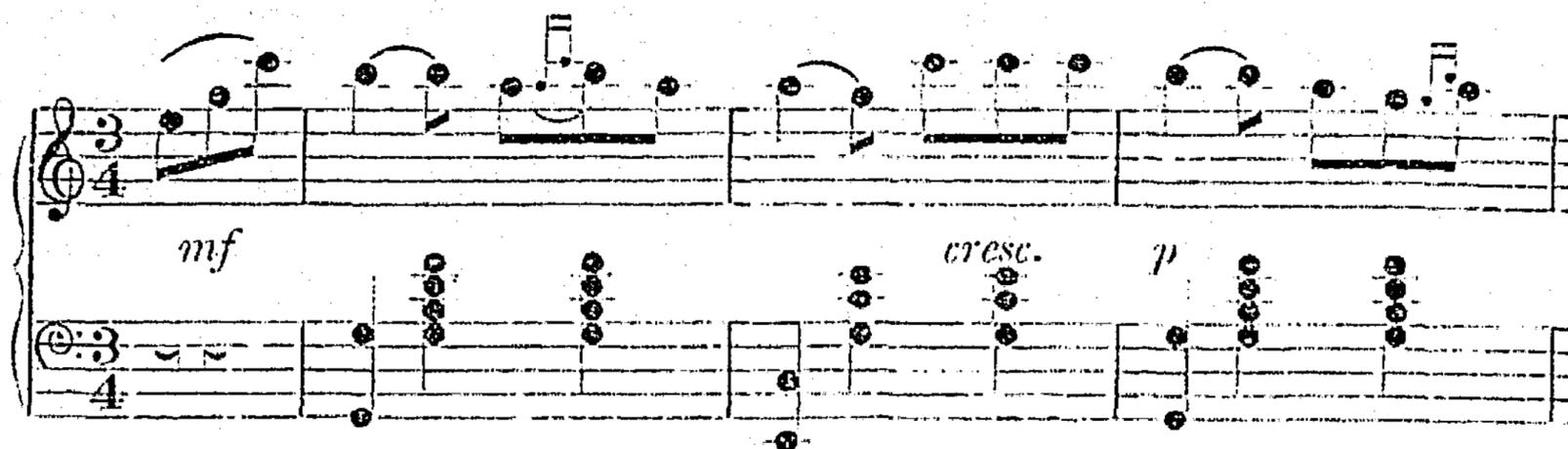
— La tribune est comme un puits; quand un *secan* descend, l'autre remonte.

DORS MON ENFANT

ROMANCE

Paroles et Musique de Mme. EUGENIE GARCIA

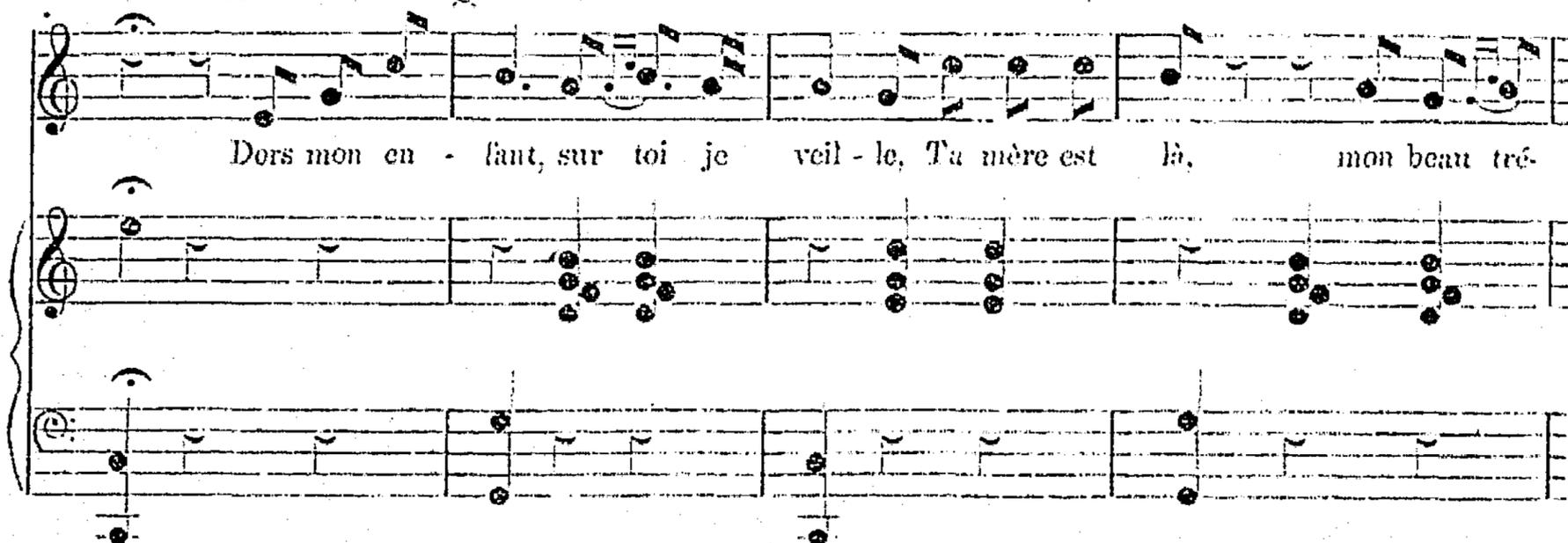
Moderato. con dolcezza.



mf cresc. p

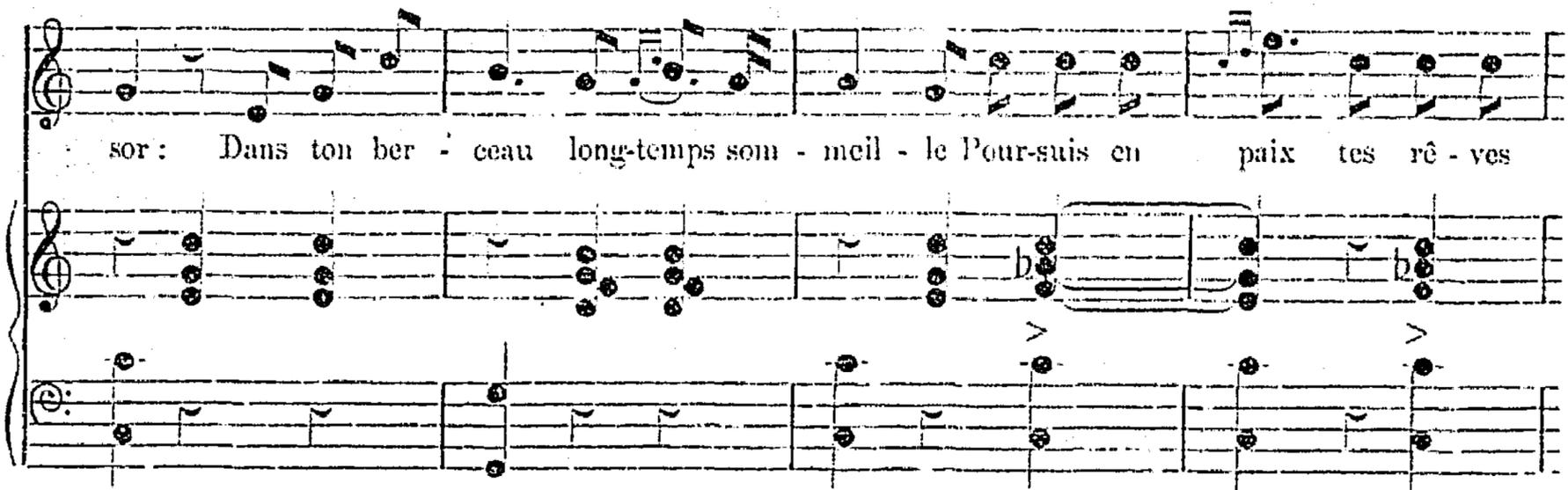
The piano introduction consists of two staves in 3/4 time. The right hand features a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the left hand provides a harmonic accompaniment with chords and single notes.

lento.



Dors mon en - fant, sur toi je veil - le, Ta mère est là, mon beau tré-

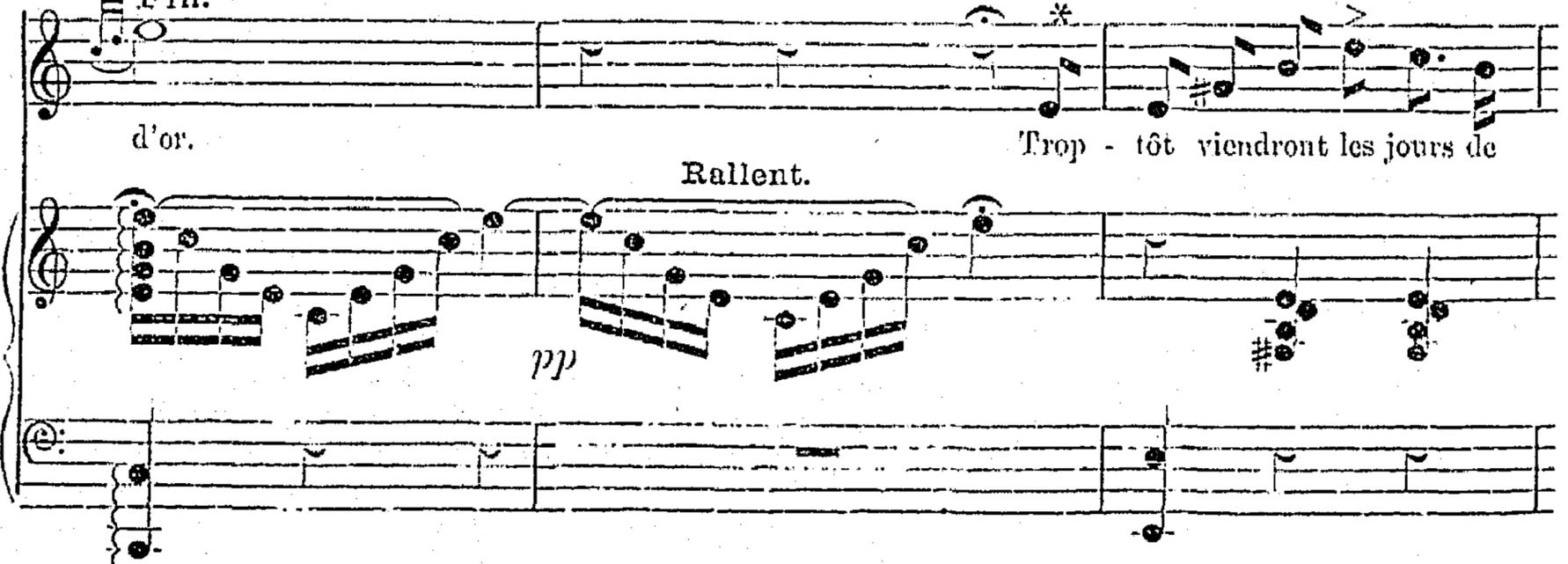
This section contains the first line of the vocal melody and its piano accompaniment. The tempo is marked *lento.* The vocal line is on a single staff, and the piano accompaniment is on two staves.



sor: Dans ton ber - ceau long-temps som - meil - le Pour-suis en paix tes rê - ves

This section contains the second line of the vocal melody and its piano accompaniment. The piano accompaniment features a prominent bass line with sustained notes.

Fin.



d'or. Rallent. Trop - tôt viendront les jours de

The final section includes the concluding vocal phrase and piano accompaniment. The tempo is marked *Rallent.* The piano accompaniment ends with a series of chords in the right hand and a final bass note in the left hand.

crescendo.

pei - ne, Tu par - ti - ras pour d'autres lieux. Pauvre é - co - lier mis à la

f e stentato.

chai - ne, Il faut rem - plir la tâche hu - mai - ne Mais que de pleurs dans nos a -

accelerando.

dieux! oh! que de pleurs dans nos a - dieux ah! Dors mon en -

Devenu grand loin de ta mère,
 Tu connaîtras les maux du cœur ;
 Tu trouveras la vie amère,
 Dans le plaisir tout est chimère,
 Tous les amours ont leur douleur,
 Tous les amours ont leur douleur ! ah !
 Dors mon enfant, etc.

Si la patrie appelle aux armes,
 Tu partiras au premier rang :
 La guerre aura pour toi des charmes ;
 Mais qui viendra sécher mes larmes,
 Si l'ennemi verse ton sang ?
 Si l'ennemi verse ton sang ? ah !
 Dors mon enfant, etc.

VARIÉTÉS.

— A la dernière assemblée générale des actionnaires de la Compagnie du Grand Tronc du Canada à Londres, le 24 ult., il a été résolu d'envoyer en Canada Mr. Watkin avec pleins pouvoirs, et ayant pour mission spéciale de s'entendre avec le gouvernement de cette province pour réorganiser et remettre en ordre les affaires de la Compagnie.

— La mort du Prince Albert a créé une demande extraordinaire de draps et soirées de deuil à Londres.

— La population de Berlin, d'après les derniers recensements, est de 530,269 âmes. En 1858 elle n'était que de 468,912.

— On a vu dans les derniers jours de décembre se passer une assez curieuse scène à l'ouverture des Assises de la Seine. Mr. Dacosta, inscrit sur la liste des jurés comme rentier, demanda sa décharge par la raison qu'il était Chef de Claque à l'Ambigu Comique et ne pouvait sans dommage s'absenter de ses fonctions. L'Avocat Général lui fit remarquer que ses fonctions ne s'exerçaient que le soir : — "Oui répliqua gravement ce modèle des Chefs de Claque ; mais nous avons des répétitions dans la journée afin d'apprendre quels sont les endroits qu'il faut applaudir." La Cour lui accorda sa demande.

— Nestor Roqueplan a été dernièrement visiter les Romagnes. — A tout bout de champs, — et l'expression doit

être ici prise à la lettre, — il s'exclamait sur la fertilité du pays :

— Ah disait-il aux cultivateurs, comme vous avez bien fait de chasser les cléricaux !

— Mais, lui dit-on, notre sol a toujours été très-productif.

— Allons donc ! *l'Opinion nationale* et le *Siccle* m'ont assuré que les cardinaux se réveillaient la nuit pour arracher les pommes de terre.

Avis de l'Ancienne Administration.

Nous prions de nouveau et avec plus d'instance ceux qui nous doivent pour abonnements de *l'Echo* (année 1861), de bien vouloir solder leur compte sous le plus court délai possible.

J. B. ROLLAND & FILS.

On s'abonne au Bureau du Journal, No. 4, Rue St. Vincent maison voisine de la librairie Rolland et Fils.

Prix pour 12 mois..... \$2.50
" " 6 mois..... \$1.75

Les abonnements datent du 1er Janvier et du 1er juillet ; on ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Abonnement payable d'avance.

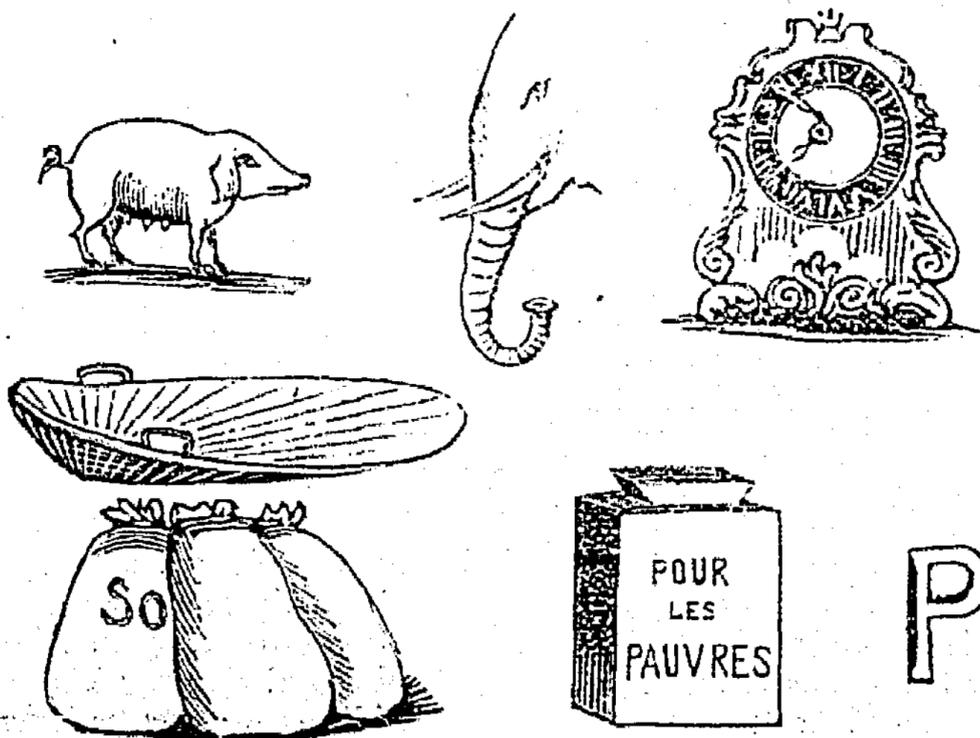
N. B. *l'Echo* n'étant pas une revue politique n'est sujet à aucun frais de poste.

Toutes lettres, correspondances, manuscrits &c., doivent être adressés franco à M. le Gérant, au Bureau de *l'Echo*, No. 4, rue St. Vincent.

Explication du dernier Rébus.

Mi-cuifs veau tun tient queue ? tue lo-rat. — Mieux vaut un tient que deux tu l'auras.

REBUS.



Explication au prochain numéro.